

by JAMES

CLUB #1
JAMES

Où sont-elles

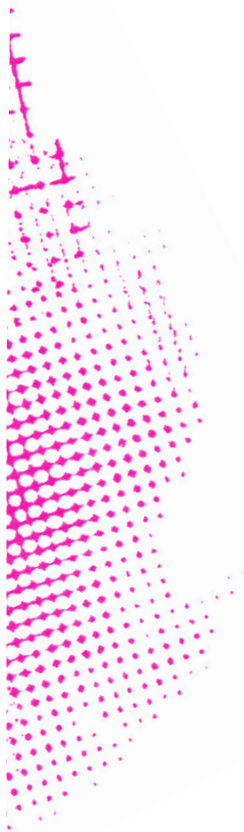
! PAS DE
ZANPALE!

PAS DE
SCANDALE!

#1

CLUB

JAMES



ÉDITO ↙

Nous sommes des jeunes de 16 à 30 ans et nous souhaitons nous exprimer et donner la parole à toute personne qui le désire, pour partager, transmettre nos articles, nos pensées, nos histoires, nos récits, nos vécus, notre passé, nos expériences, nos connaissances, nos rencontres, nos stratégies...

Accompagnés par des professionnel.le.s (journalistes, graphistes, photographes, illustrateurs...) nous nous réunissons depuis avril 2023 pour questionner notre rapport au monde. Nous avons construit ensemble un journal autogéré à notre image autour de nos valeurs communes : le respect, la liberté, la créativité, le partage, l'humanisme et l'interculturalité.



OI ! DANSE AVEC LES SKINS - NORA

Popularisée auprès du grand public par le film American History X, on imagine souvent la culture skinhead comme une contre-culture exclusivement néo-nazie. C’est oublier l’histoire de ce mouvement né dans les années 60, je vais tenter de vous raconter l’histoire de cette contre-culture au travers de ces quelques lignes.

DES MODS AUX SKINHEADS

Avant de parler des skinheads, il est important de parler de leurs ancêtres: les mods. Le mouvement mod est une contre-culture des années 50, apparue au Royaume-Uni. Les mods prônent un mode de vie festif majoritairement tourné vers l’amusement. Ils aiment soigner leur style vestimentaire, un style qu’ils veulent élégant. Pourtant les mods ne sont pas des bourgeois, ils sont majoritairement issus de la classe moyenne basse et occupent souvent des emplois précaires. Leur manière de s’habiller vient d’une volonté de prendre leurs distances avec leur milieu d’origine. Mais quelque chose d’autre unit les mods, leur amour de la musique. Principalement des musiques comme le reggae, le ska ou le rocksteady ou encore le jazz.

Mais en 1966 il va y avoir un début de scission dans ce mouvement, une fracture entre les mods plus aisés et les mods issus des milieux ouvriers: les hard mods. Les hard mods se battent souvent avec les rockers (des jeunes d’une autre contre-culture.) Les mods plus aisés voulaient prendre leur distance avec leur milieu d’origine, les hard mods veulent revendiquer leurs origines sociales.

Les hard mods vont beaucoup côtoyer les rudes boys, des jeunes issus de l’immigration antillaise et plus particulièrement jamaïcaine. Les hard mods vont se sentir proche des rudes boys, proches par leur classe sociale et proches par leurs expériences.

Et finalement le sentiment d’être plus proches des rudes boys malgré la différence de couleur de peau, que des autres mods ; va accélérer cette scission. Les hard mods seront de fait les principaux responsables de l’image violente et agressive du mouvement mod véhiculée par les médias. Ils s’opposent également à leurs aînés sur la question des barrières sociales, pour les mods plus anciens et plus aisés les barrières sociales ne sont que des vieilleries, pas pour les hard mods. Pour les hard mods ils n’ont rien en commun avec les autres classes.

Le style de ces futurs skinheads va peu à peu évoluer en empruntant au style des rudes boys. Ces jeunes deviendront peu à peu reconnaissables comme un mouvement indépendant des autres mods et ils seront nommés les skinheads.¹

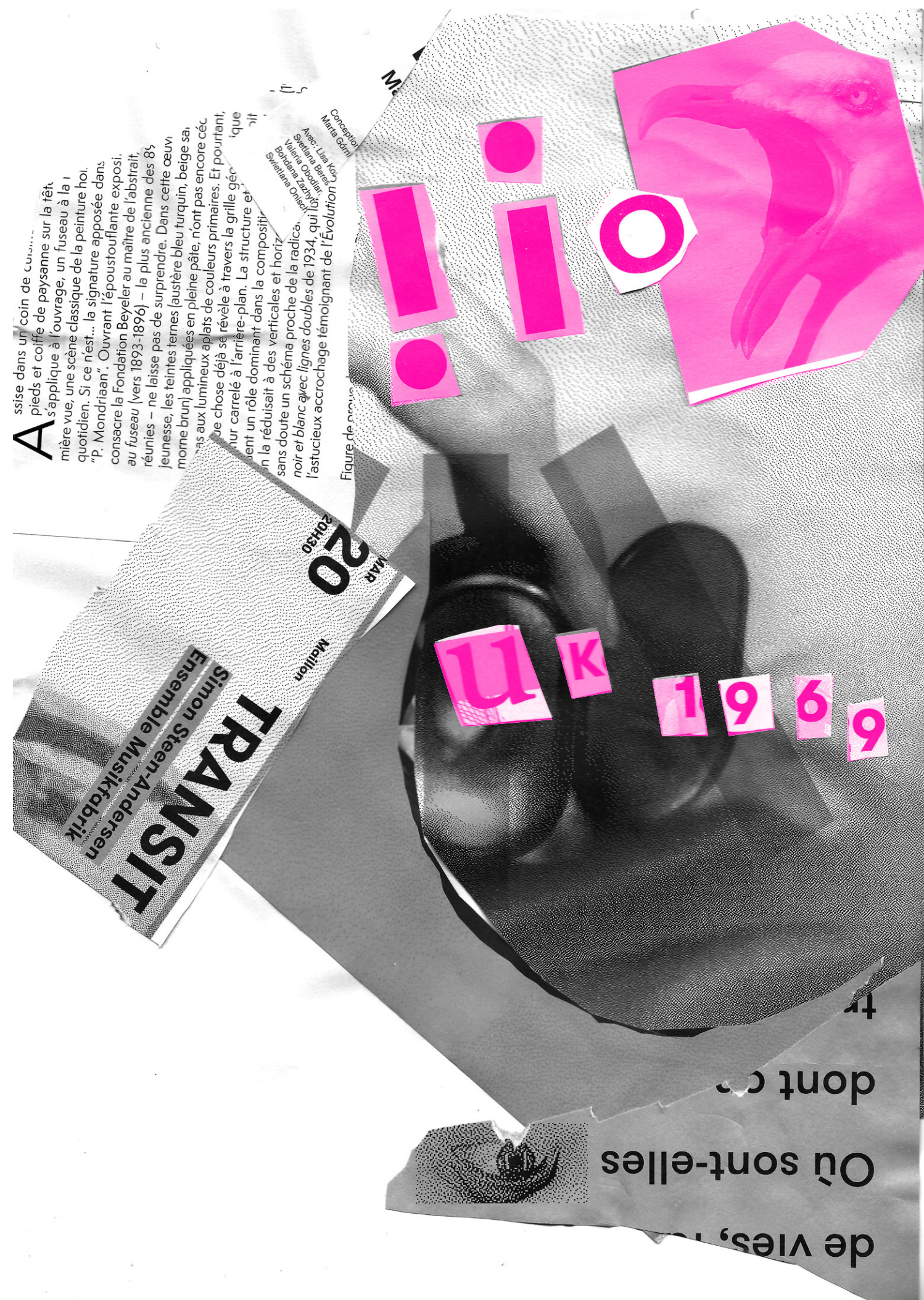
ÉVOLUTION ET POLITISATION

Au cours des années 70, le phénomène skinhead va connaître tout d’abord un déclin, d’une part à cause de la répression policière la violence des skinheads était en effet connue. Cependant ce n’est pas la seule raison, l’évolution du reggae vers le rastafarisme rend ce style de musique moins attrayant pour les skinheads qui s’en sentent exclus; le rastafarisme s’adresse en effet majoritairement aux populations noires. Coupée de ses fondements musicaux, cette contre-culture perd son identité, elle doit donc évoluer ou disparaître.

Les années 70 sont très différentes des années 60, les années 60 étaient synonymes de prospérité et de croissance, les années 70 sont marquées par les crises et les conflits sociaux. C’est au cours de cette décennie mouvementée qu’émergera un nouveau mouvement musical et culturel: le punk.

Le punk devient un vrai phénomène et exprime une critique radicale de la société et ses valeurs. Et le punk va influencer en partie les skinheads et notamment au niveau de l’identité musicale, le reggae et le ska feront dès lors place au street punk et à la oi ! Il n’est pas étonnant que les skinheads aient été séduits par le street punk ou la oi ! puisque ces deux mouvements musicaux ciblent tout particulièrement la classe ouvrière dont sont issus les skinheads.

Vous l’aurez compris, l’émergence du punks va permettre un renouveau de la contre-culture skinhead. Cependant si le mouvement punk tire ses influences de l’anarchisme, le mouvement skinhead lui se définit comme apolitique souvent par rejet des «politiciens » et du «système». Mais au cours des années 70 et 80 les skinheads vont se politiser, dès 1977 on pouvait voir dans des concerts de



street punk ou de oi! des jeunes clamant leur soutien au national front et au british movement, deux partis d'extrême droite profondément raciste.

Ce n'est pas un hasard, à l'époque il y avait une stratégie d'entrisme dans les milieux oi! et punks une stratégie menée par l'extrême droite. L'extrême droite et notamment le national front, va alors tenter de s'appropriier ces deux cultures musicales. Certains skinheads vont se politiser et passer franchement à l'extrême droite, cette stratégie d'entrisme va aussi déstabiliser les scènes oi! et street punk. On pourrait croire qu'avant cet entrisme, il n'y avait pas de racisme dans les mouvements skin, pourtant dès les années 60, les skinheads (et parfois les rudes boys) pratiquaient le paki bashing ; c'est à dire des agressions xénophobe contre des immigrés indo-pakistanaï.

C'est sous l'impulsion de Ian Stuart et de son groupe Skrewdriver que les premiers concerts de RAC (Rock against communism) ont lieu, lançant un tout nouveau mouvement musical franchement ancré à l'extrême droite. 2

LA SCISSION

Dans les années 80 les skinheads sont donc scindés en plusieurs mouvances politiques et musicales. Car si une partie des skinheads sont passés à l'extrême droite et sont devenus des naziskins, d'autres skinheads se politisent à gauche.

Ces skinheads anti-nazis tentent de réhabiliter une culture skinhead authentique et d'en dégager l'extrême droite. En 1983 paraîtra le magazine Hard As Nails, un magazine qui va fédérer les skinheads plus traditionnels cependant ce magazine ne réussira pas à contrebalancer l'image désormais négative des skins.

Ces skinheads ont tenté de concilier certains éléments plus récents de la culture skin et d'autres plus anciens: l'appartenance à la classe ouvrière, le ska, le football, la oi! ou le style vestimentaire. Ils invoquent une vision idéalisée du passé, celle de jeunes noirs et blancs unis par leur amour de la musique, une vision qui occulte les affrontements entre bandes skinheads et le paki-bashing.

C'est dans ce contexte de retour aux sources qu'on a appelé "spirit of 69" que vont naître les SHARP (Skinheads against racial prejudice), en d'autres mots des skinheads antiracistes et il faut le dire apolitiques. Les redskins sont aussi une mouvance skinhead bien connue, engagés dans les combats antifascistes, anti-racistes et syndicaux,

ces skinheads trouvent dans ces combats une suite logique à leurs origines ouvrières, cette mouvance skinhead est plus radicale que les SHARP et très politisée à gauche.

Chacunes de ces mouvances proclament le fait d'être les gardiens d'une culture skin authentique, s'accusant tour à tour d'être des mauvais skins ou des faux skins. Cependant les naziskins ont remporté la bataille de l'image, car dans l'inconscient collectif ; skinhead est synonyme de néo nazi.

En l'espace de seulement 20 ans, la culture skinhead à énormément évolué tant musicalement que politiquement. Et s'ils étaient à la base des jeunes venant de milieux ouvriers et uniquement liés par leur amour des musiques jamaïcaines, ces jeunes ont pris des chemins différents tant musicalement que politiquement. Et si au départ la musique unissait les skinheads, elle les a peu à peu éloignés et divisés en deux camps irréconciliables.

Référence culturelle: This is england est un film Britannique réalisé par Shane Meadows sorti en 2006. Ce film relate l'évolution et la radicalisation politique d'un groupe de skinheads dans l'Angleterre des années 80, ce film montre bien le glissement d'une partie de la culture skinhead vers l'extrême droite. 3

LES SOURCES:

Gildas Lescop, «Skinheads: du reggae au Rock Against Communism», Volume! [En ligne], 9 : 1 | 2012, mis en ligne le 15 juin 2014, consulté le 24 août 2022. URL: <http://journals.openedition.org/volume/2963> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/volume.2963>

INCASABLES

Le samedi 13 janvier nous avons participé à une conférence sur les métiers du travail social de Social à venir. Un mot attire mon attention. « Les incasables », thématique abordée par Sonia Weber, directrice de Visa-Vie. Intervention dont je vais largement m'inspirer pour écrire ces quelques lignes.

« Eux au moins, on n'arrive pas à les faire rentrer dans des cases, ils emmerdent tout le monde. »

INCASABLES, HORS-NORMES

Ce terme d'incasable provient des institutions sociales, qui créent des catégories de population d'après leurs comportements, pathologies et problématiques. Cependant, pour certains jeunes, il n'y a pas de place dans ces catégories. « Pas de case, donc pas de solution. » Des jeunes connaissant la violence, qui l'agissent ou la subissent. Ils ne rentrent pas dans des cases.

Je vais vous faire part de mon témoignage sur mon vécu en foyer, et de ces cases dans lesquelles on veut nous faire rentrer.

Mars 2022, premier placement en urgence, puis un deuxième en 'lieu de vie', 8 mois plus tard. La question que les éducateurs, chefs de service, et directeurs, m'ont le plus souvent posée est sûrement « Comment peut-on t'accompagner ? ». Je ne peux que leur répondre que je suis ici par défaut, et non par choix. J'ai longtemps été livré à moi-même et ce n'est qu'à partir de mes 15 ans que l'on me pose cette question. Et je n'y ai jamais trouvé de réponse.

Chez mes parents je devais suivre des règles de conduite très strictes, ne me laissant aucune intimité, aucun repos, avec des droits très restreints. Et à partir du jour où j'ai réalisé la décision de la juge, de retirer tous les droits à mes géniteurs, cela fut libérateur des années d'agonie mentale. Je n'avais plus besoin de faire semblant, je pouvais vivre. De toute manière, les sanctions que l'on pouvait me donner au foyer ne me faisait pas cligner d'un cil, « je pouvais vivre à présent ».

Et en y réfléchissant, je corresponds plus ou moins à ce profil d'incasable. Des fugues répétées de durées courtes ou relativement longues (plusieurs mois, parfois quelques jours). Vols dans les supermarchés, dans les boutiques de vêtements et autres commerces par manque d'argent, pour me faire plaisir. Sortir la nuit, voir des amis. Tout ça pour me distraire du quotidien. Une grande incapacité à me plier à un cadre établi. La contrainte dont je ne vois pas l'utilité fait me suffoquer, implorer.

L'absence de lien avec l'équipe éducative m'est reprochée malgré les efforts que je fais. Je ne vois qu'un flou total sur un avenir instable. Les éducateurs sont désemparés quant à mes problématiques et me le font savoir. Car pour eux, le savoir-vivre est primordial avant de pouvoir construire quoique ce soit avec mes envies ou mes besoins.

Je n'ai jamais cessé d'essayer de me trouver une place dans cette société. J'ai entamé beaucoup de projets durant mon placement. Comme des projets de formations divers et échoués (du lycée au commerce, en passant par des stages en boulangerie, et j'en passe), ou des projets de soin tout autant concluants (avec des psychologues, des hospitalisations en service psychiatrique) auxquels je n'ai pas adhéré. Malgré ma bonne volonté et ma motivation de gagner en indépendance, je ne peux pas tolérer les contraintes que je trouve injustes et injustifiées. Peut-être que cela est dû à la maltraitance que j'ai subie pendant 15 ans d'existence ? Je ne sais pas et je n'aurai probablement jamais la réponse à cette question qui gêne des aspects considérables de ma vie en société.

L'accès à un emploi et à un logement est restreint pour tous les jeunes en foyer. Le manque de ressources extérieures est également un problème quand nous atteignons notre majorité. Des dispositifs existent malgré tout, par exemple, Visa-Vie.



**RIEN N'EST ÉCRIT
PAR AVANCE, SAUF
À FAIRE AVEC CE
QUI VIENT [...].**

→ La directrice de Visa-Vie.

Visa-Vie accueille des jeunes confiés à l'ASE présentant des problématiques telles que : la déscolarisation, un rejet des règles, un rejet de la vie en collectivité, une opposition aux contraintes institutionnelles et une rupture avec le système éducatif conventionnel. Ces dits incasables ont souvent parcouru beaucoup de foyers avant d'être orientés vers cette association, en dernier recours.

Un seul critère d'entrée est requis : l'absence de projet. Contrairement au fonctionnement de la plupart, si ce n'est de tous les foyers, le dispositif ne base pas l'accompagnement proposé autour de

ce projet (projet d'insertion, projet professionnel, etc...). Le projet personnalisé est l'un des sept outils exigés par la loi n°2002-2. Il doit être élaboré dans les 6 mois suivant l'admission au sein d'un établissement ou d'un service social et médico-social*. Le dispositif permet avant tout aux jeunes d'avoir un toit sur la tête. Hébergement en hôtel ou en appartement. Le suivi est individuel et fait par un « thérapone », psychologue.

*source : sante.gouv.fr

LA VIE - LENA MEI VAUT-ELLE LA PEINE D'ÊTRE VÉCUE ?



Mon père a fait un AVC.

Il est là mais il pourrait ne plus l'être.
Et si je n'avais pas dit ce que je voulais lui dire ?
Et si...
Et si demain je n'étais plus là ?
Et si demain tout était fini ?

La vie n'a absolument aucun sens. Pourquoi vivons-nous si à la fin nous mourons ? Je suis partie de rien pour finir dans rien.

Quand on était des enfants, on avait l'impression d'avoir tout l'infini et au-delà. Mais il arrive un moment où nous voyons à quel point la vie est fragile. Mon grand-père est décédé à ses 90 ans, un bon âge, mais ensuite j'ai pensé qu'un jour il était ici et maintenant il n'existe plus. J'avais une amie qui est morte à 14 ans d'une leucémie. Je me souviens d'avoir vu sa mère mettre des fleurs sur sa tombe en disant que c'était une façon de sentir qu'elle prenait soin de sa fille. C'est étrange: tellement jeune, toujours souriante, tant de rêves et puis... c'est fini. Ma mère et moi tenions compagnie à une femme qui avait un cancer et qui était soignée chez elle. J'ai vu tant d'espoir dans ses yeux, tant de volonté de vivre, jusqu'à ce que je la voie mourir peu à peu. Elle était là, et un jour, elle n'y était plus. Je me souviens de ses derniers mots pour moi « La vie est belle, la vie est belle ».



Mets ta main devant tes yeux et vois à quel point tout est réel, comment tes doigts bougent, ton corps bouge, comment ton cœur bat et tout autour de toi est vivant et comme nous sommes petits par rapport à tout le reste. Nous faisons partie de tout ça. Nous sommes plus qu'un corps à l'intérieur d'un corps qui nous fait vivre, une maison qui nous accueille, dont nous devons prendre soin. Regarde les couleurs chaudes du soleil ou sens le vent et la pluie sur ta peau. Fais des erreurs, fais des erreurs et évolue ; nous sommes humains ! Fais attention aux signaux de ton corps, laisse-le s'exprimer et écoute ce qu'il a à dire. Demande de l'aide quand quelque chose ne va pas, laisse derrière toi ceux qui t'ont fait ou te font du mal.

Parfois, il semble que tout soit sombre mais au fond, à chaque pas que tu fais, une lumière apparaît. Pleure, hurle, laisse sortir. Prends soin de toi comme si tu prenais soin de ton enfant intérieur, l'enfant que tu as été et qui est toujours là. Et si c'est difficile, prends une photo de toi quand tu étais petite et parle lui.

Oserais-tu être aussi dure avec cette petite fille comme tu l'es face à toi devant le miroir ? Regarde-toi d'un autre point de vue d'une manière plus douce. Qu'est-ce que tu lui dirais ? Qu'est-ce que tu ferais pour elle ? Comment prendrais-tu soin d'elle ? Après tout, que nous réserve l'avenir ? Mais le plus important, c'est le présent.

Qu'es-tu capable de faire maintenant ?
Ça vaut le coup d'essayer ?



PAS DE SCANDALE - L'ORAGE

On parle de radicalité
Quelles sont les minorités je ne sais comment t'appeler
Dans ce monde plus le temps de me poser
Je préfère me consacrer, à l'actualité
Regard médiatique,
Regard entre-coupé
Avec des images sorties de la réalité
Surmortalité ; on en parle dans les quartiers
Quartiers défavorisés, promeneurs favorisés
La bourgeoisie,
C'est une dignité humaine
Demande leur d'regarder c'qui coule dans leurs veines
Restons sincères, jouons la carte de l'égalité
Situation d'injustice, d'inaccessibilité
Regard bienveillant sur les personnes handicapées
Vaste sujet qu'est la radicalité
Souvent des amalgames faits, capitalisée
Atemporelle pour un monde sans radicalité

Mesdames, Messieurs, qu'en pensez vous
Je ne dis pas rose, j'dis simplement bougez vous
Je ne demande pas de pause mais détrompez vous
J'aimerais parler d'autre chose avec vous je vous l'avoue
Stop au racisme, racisme couleur de peau
Nous vivons tous je l'espère sur le même bateau
La société est un jeu, un film de rodéo
Ou il n'y a pas de voiture encore moins de moto
Ensemble nous luttons contre les inégalités
Discrimination à répétition, exagérés
Difficile de déconstruire les stéréotypes
Mais laissez-moi entre-voir un chemin type
Mépriser ces femmes en utilisant la violence
Comment font-elles pour sortir du silence
Avec insouciance, fuir est la seule chance
Certaines militantes ont marqué toute mon enfance



PLUS FRANÇAISE QUE PORTUGAISE - LENA MEI

Au Portugal, elle m'a dit que maintenant je suis plus française que portugaise.
En France, il m'a dit que je devrais retourner dans mon pays.
Et je me suis demandé où est-ce que j'appartiens ?
On m'a répondu que j'appartiens au monde.

Je suis l'enfant des montagnes.
Je suis cet adolescent perdu, dans un appartement en France.
Je suis cette femme qui grandit et suit son chemin.

****Texto em Português:****
Em Portugal ela me disse que agora eu sou mais Francesa que Portuguesa.
Em Fran ça ele me disse que deveria voltar para o meu paf s.
E eu me perguntei a onde eu pertenço?
Me reponderam que eu pertenço ao mundo.

Eu sou a criança da serra.
Eu sou aquela adolecente perdida, em um apartamento em frança.
Eu sou esta mulher, que esta a crescer e trilha seu caminho.

LE VOYAGE - FATOUMATA

Cet entretien a été mené par Simran et Laetitia, puis Nora, Helena et Ophélie.

Fatouma vient de Guinée où elle a grandi entourée de ses frères et sœurs. Elle a fait des études en économie et elle a une licence spécialisée en banque et assurance. En 2021, elle a quitté son pays, passant d'abord par le Maroc où elle est restée trois mois :

« Moi, j'aimais bien le Maroc. J'aimais bien le Maroc... Ça depuis très longtemps. [...] J'ai eu une cousine, c'est au Maroc où elle a étudié. [...] Donc à chaque fois, elle, elle me parlait du Maroc. C'est joli. Marrakech. Tout tout tout. Et moi je voulais visiter depuis très très longtemps le Maroc. [...] Et la Guinée aussi, c'est un pays, si tu leur demandes à la jeunesse: «de quel pays tu veux faire le tour?» Parmi les pays, par exemple Algérie, Tunisie et Maroc. Entre ces trois pays, [tu leur demandes] de choisir un pays, ils vont te dire : «c'est le Maroc.» La jeunesse, surtout nous les jeunes filles, on aime bien le Maroc.

Elle y a travaillé dans la garde d'enfants et dans la télécommunication, avant de décider de partir en Europe avec une amie qui l'a accompagnée. Nous avons rencontré Fatoumata en 2022, après son arrivée à Strasbourg et dans James. Elle a voulu témoigner sur son voyage et rendre hommage à son amie. Elle nous raconte la période au Maroc jusqu'à leur départ vers l'Espagne :

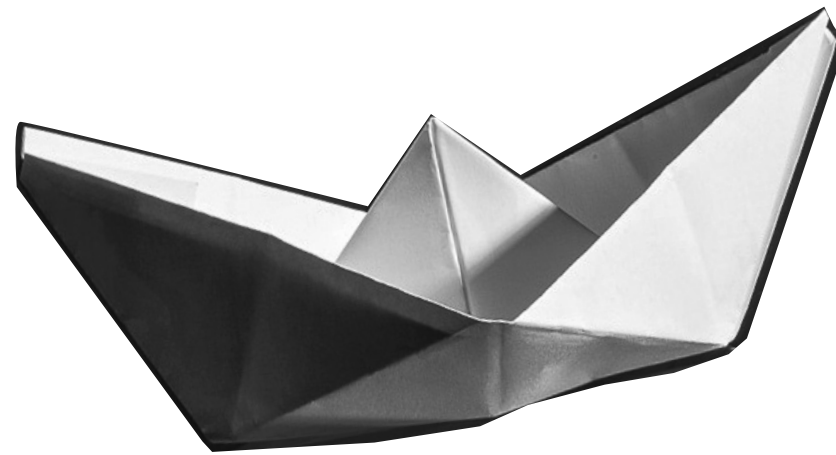
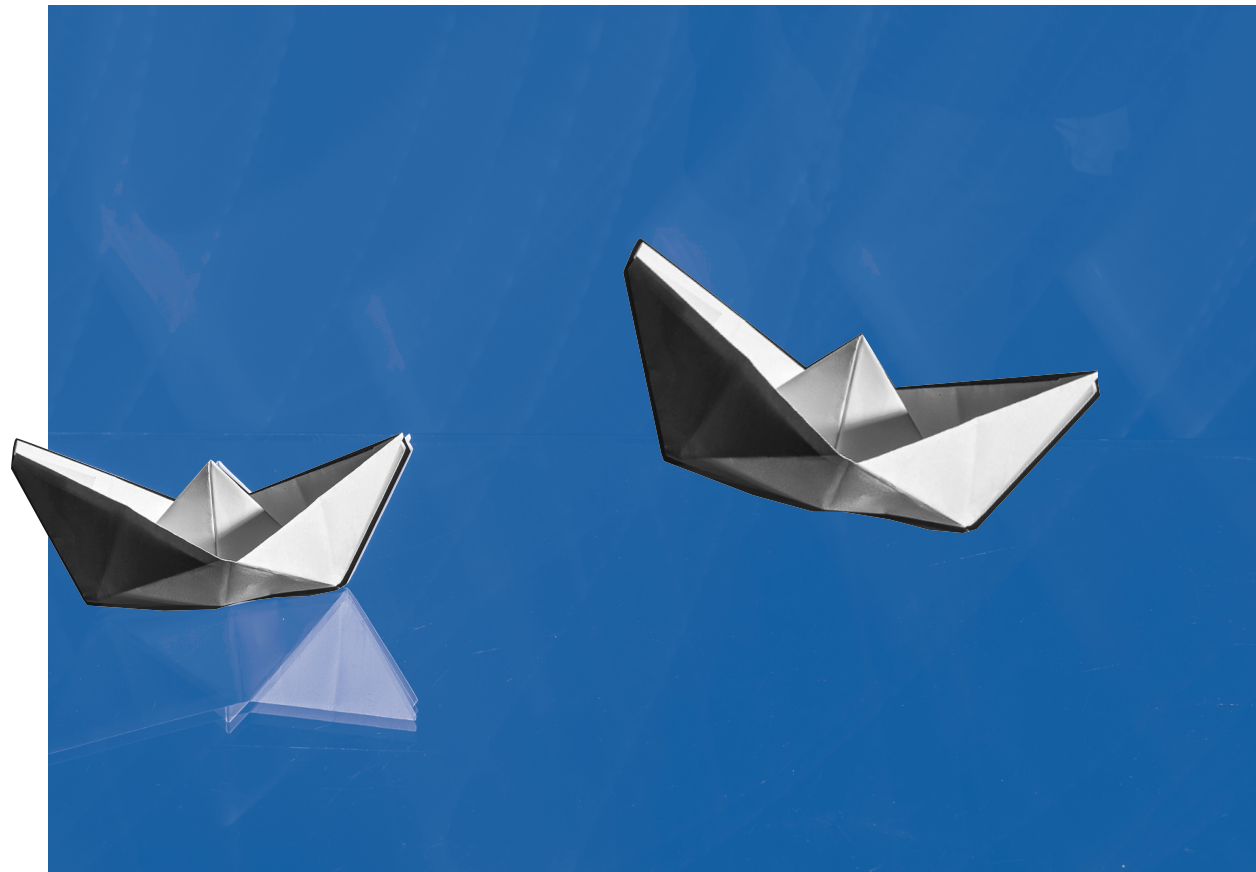
« Je suis venue au Maroc avec ma copine. Moi, je ne connaissais personne au Maroc. C'est elle qui avait des connaissances. Et quand on est arrivées le premier jour, on a été hébergées par ses connaissances. [...] Et là, le lendemain, ils nous ont trouvé un appartement. Et quand on a eu l'appartement, on devait payer l'appartement, [...] le loyer. Donc on était obligées d'aller travailler. On n'avait plus d'argent. On était obligées d'aller travailler. Et là, nous sommes sorties chercher le travail. Moi, j'ai eu un travail de nounou. Oui, je pense que vous connaissez un peu le travail de nounou. Garder un peu les enfants. Et elle, elle a eu le ménage. Elle part le matin et elle revient le soir. Du coup, on a commencé une semaine. Le matin, on sort ensemble et le soir je rentre même des fois plus tôt. Je rentre, je prépare pour elle. Après elle revient. Donc nous sommes restées comme ça une semaine. La deuxième semaine, elle est tombée malade.

Je ne sais pas exactement le nom de sa maladie, mais elle avait du mal à respirer. C'était un peu le problème. C'était un problème de cœur. Donc elle est tombée malade. Elle souffrait. Moi-même, j'ai vu qu'elle souffrait. Mais elle ne voulait pas arrêter. Je lui ai dit : «Arrête. Tu me laisses chercher [...]» Tu me laisses faire comme ça... Le prix... Parce que mon salaire pouvait payer la maison et au moins nous nourrir. Je lui ai dit: «OK, tu me laisses travailler et toi, tu restes à la maison.» Donc on a fait le mois. Et j'avais eu aussi un travail de centre d'appel parce que nounou, là aussi, ce n'était pas facile. J'ai souffert moi. J'ai eu un travail de centre d'appel [...].

Un jour, je reviens. Je sais pas ce qui l'a poussée, je sais pas qui lui a parlé et elle a dit : «et si on essayait de tenter de voyager par la Méditerranée?» J'ai dit: «Qui t'a parlé de ça?» Elle a dit: «Ahhhh...» Elle a essayé de me convaincre. [...] Et après je lui ai parlé des risques. J'ai dit: «Là-bas, c'est pas bien». Mais elle voulait pas comprendre. Et là, je tenais trop à elle que je ne pouvais pas la laisser partir seule. Ah non, ça, c'était impossible. Donc elle a essayé de me convaincre.Un jour, je rentre, elle [me dit]: «demain Moi, je vais à Laâyoune». Laâyoune, c'est une ville qui est un peu proche de la mer [...] mais c'est très, très loin de Casablanca. Parce que quand on a pris le bus, on a fait deux jours dans le bus, donc c'est très loin. Elle [m'a] dit: «aujourd'hui, moi je vais pas passer la nuit ici, je m'en vais.» J'ai dit "ok" et nous sommes sorties. On est allé acheter le billet pour Laâyoune. [...] Elle avait encore des connaissances à Laâyoune. Là, nous sommes arrivés là-bas. C'est eux qui nous ont hébergés. On a dormi. Quelques jours après, ils nous ont dit de sortir, aller tenter, voir. Tenter la chance.

Donc le premier jour, nous sommes sorties, on a tenté toute la nuit. Ça n'a pas marché. Nous sommes revenues. J'ai encore essayé de lui parler. J'ai dit: «le voyage, là, c'est pas facile. Donc on va essayer de chercher au moins un peu de l'argent. Même six mois.» [...] ce que je voulais qu'elle comprenne: c'était trop ! [...] Je lui parlais un peu de ses parents.

[...] Ses parents l'aimaient. J'ai essayé de la convaincre, mais elle ne voulait pas comprendre. Une fois, la nuit, nous sommes restées en train de causer comme ça avec les autres amis. Je lui ai dit «toi, tu as de la chance. Quand tu rentres



Et là, le troisième jour, on nous a dit «C’est bon». Donc on a commencé à marcher. C’était 20h, il faisait un peu nuit. Donc on a commencé à marcher, marcher, marcher, marcher, marcher. [...] Elle, elle avait mal. [...] Elle avait du mal à respirer. On ne pouvait pas aller à la même allure que les autres. Nous, on était derrière. Elle, elle voulait avancer comme les autres. J’ai dit «attends, fais attention !» Là, j’avais peur pour ne pas qu’elle tombe là-bas.

On avançait un peu j’ai dit: «Arrête-toi. Respire.» Comme ça, elle a pu quand même tenir jusqu’au bord de l’eau. Elle ne me lâchait pas. Mais elle marchait. Elle avait mal, mais elle marchait quand même. Elle a pu tenir jusque là-bas... [...]

C’était six heures du temps. C’est ce qu’ils nous ont dit. Six heures du temps on marchait. [...] Quand on marchait, il y avait un zodiac. C’est les hommes qui portaient le zodiac. Nous les femmes, on se tenait. [...] quand nous sommes arrivés au bord, les hommes ont déposé le zodiac sur l’eau. [...] Car arrivés sur le désert, on a essayé de mettre de l’air dedans.

Vous connaissez un peu le Zodiac ? à quoi ça ressemble ? C’est comme les ballons. [...] c’est genre un ballon, c’est un ballon. Ils essayent de gonfler. Après, il y a un contreplaqué comme ça, ils essayent d’attacher ça. Le contreplaqué là, c’est sur l’eau, ça descend pas, ça se noie pas quoi. [...] C’est un genre de bateau, mais un très long zodiac de dix mètres. Très long zodiac ! Donc, c’était sur la tête des hommes, c’est eux qui ont supporté ça jusqu’au bord. Et il y a un moteur, il y a de l’essence pour essayer d’avancer. Quand nous sommes montés dans le zodiac, nous sommes arrivés et après ceux qui nous font voyager là, eux ils se sont retournés avec les chauffeurs des 4x4. Ils sont retournés. Nous, nous sommes montés et nous sommes partis.

Au début, ça allait parce qu’à chaque fois je lui demandais «ça va ?» elle disait «ça va» je lui dis «ça va ?» elle dit «ça va.» On a avancé.

Mais même dans le zodiac, tout le monde avait peur pour elle. Parce que quelqu’un qui souffre... quelqu’un qui... [...] Tous les gens s’inquiétaient pour elle. Donc, à chaque fois les gens demandaient «ça va ?» elle disait «Ça va». [...] Je ne peux pas dire exactement l’heure... Jusqu’à là où nous sommes arrivés sur la zone internationale, [...] peut être dix heures [...] de zodiac jusqu’à la zone internationale.

Donc, Quand nous sommes arrivés là-bas, le temps a changé. Parce que le voyage... Avant de partir, ils regardent le temps, ils disent «aujourd’hui, c’est le jour» Si le temps est bon, ils regardent «aujourd’hui le temps est bon, demain le temps est bon. On peut voyager.» Et quand nous, nous sommes arrivés sur la zone internationale, le temps a changé.

[...] Zone internationale. C’est comment ? C’est deux eaux. Les deux eaux, il y a l’Europe et il y a l’Afrique. Non mais bon... arrivés, on dit «c’est là la zone internationale». Toi-même tu vois la séparation des deux eaux, tu vois automatiquement, les deux couleurs, c’est pas la même chose. [...] à vue d’œil, tu vois l’autre c’est un peu noir et l’autre c’est bleu. \$Tu vois, c’est pas la même chose. [...] Arrivés dans la zone internationale là, ça allait bien parce que là, on se disait «on a quitté l’Afrique.» Parce que tant que tu es dans la zone d’Afrique, la marine peut vous trouver là-bas. On vous retourne en Afrique encore. Donc arrivé là-bas, j’ai dit «c’est bon». Donc, il y a un peu de soulagement. Tu dis «là c’est bon, peut être juste c’est l’Europe qui peut venir nous sauver maintenant. L’Afrique ne peut plus» . [...] Tant que vous êtes dans la zone d’Afrique, vous avez peur que la marine vienne vous prendre. Là, vous avez peu de chance. Mais quand vous arrivez dans la zone internationale, ah là ! c’est là-bas, on dit que la marine ne peut rien. La marine marocaine ne peut rien contre vous. [...] Et c’est ce qu’ils nous ont dit. Donc, arrivés là-bas, on était là sur l’eau et tout le monde était un peu content. Et elle, quelqu’un qui souffre, elle aussi elle était contente, mais il y avait un peu de souffrance bien sûr. Donc, un peu de soulagement.

On a vu du coup d’un seul coup, le temps a changé. L’eau venait maintenant. Les vagues venaient de partout, partout, ça vient là, ça vient là, ça vient là, on ne pouvait pas tenir. [...] On ne pouvait pas tenir le zodiac. Tu sais, quand vous voyez, on vous dit «asseyez-vous bien pour équilibrer». Mais quand il y a beaucoup de vagues, là, ça vient de partout. Vous pouvez pas. Ça venait des deux côtés et d’un seul coup, on a vu... Ça s’est renversé. Et Quand ça s’est renversé. Heureusement pour les autres, sauf elle, tout le monde, tout le monde avait la

aujourd’hui au pays, ton papa, ta maman, ils vont t’accueillir. Ils ne vont pas te refouler. Moi, ce n’est pas le cas. J’ai dit «toi tu peux rentrer et même je sais que tout à l’heure-là, tu appelles ton papa. Tu lui dis «tatatata», il va le faire, il est capable.» - «Ah non!» Elle ne voulait pas comprendre, elle ne voulait pas. Tout ce qu’elle voulait maintenant, c’était de venir en Europe. OK.

[...] c’était ses rêves. Et moi, oui, je voulais voyager depuis très longtemps. Ce n’était plus possible pour moi, je ne voulais plus retourner au pays. [...] Le deuxième jour qu’on nous a dit de ressortir...»

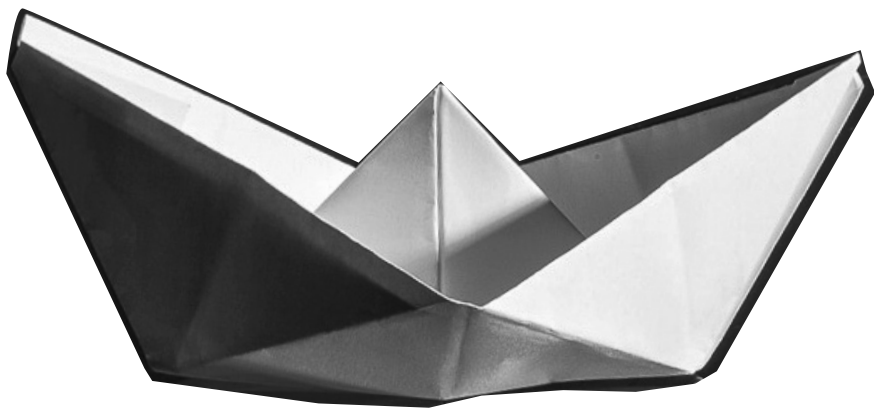
Ce jour-là, [...] toute la journée, on est restées enfermées dans une maison. On appelle ça des «tranquillo». [...] Vous ne faites pas de bruit pour ne pas attirer l’attention des policiers. Donc vous êtes là enfermés dans la maison. Pas de sortie et même des fois, le manger, c’est compliqué. Donc on a passé toute la journée là-bas dans la maison. [...] on était plus de 50 et quelques [...] le plus souvent les tranquillo c’est dans les villes. Laâyoune, c’est un village, [...] c’est pas comme Casablanca. [...] Le tranquillo là, c’est un appartement qui n’est pas clôturé, qui n’est même pas encore fini. Vous, vous êtes à l’intérieur. Donc même quand les gens dehors voient, ils ne vont même pas imaginer qu’il y a des gens à l’intérieur. Donc c’est ce genre d’appartement qu’on appelle “tranquillo”. On est resté toute la journée dedans et la nuit,

ils sont venus nous chercher, nous sortir. Nous sommes montés dans les 4x4. [...] Là, une voiture 4x4, vous pouvez être dedans jusqu’à quinze personnes. Imaginez un peu la place. La petite place vous êtes assise comme ça, c’est fermé. Il y a même pas de fenêtre. Tout ça pour ne pas attirer l’attention des gens. Donc la nuit, nous sommes sortis dans ça. Il y avait quatre 4x4. Plus ceux qui font voyager là, eux aussi dans un autre 4x4. Donc il y avait plus de 5, on était dans le cortège. Nous sommes allés sur le désert. [...] on a fait deux jours là-bas.

[...] Là, ils vérifiaient un peu... L’autorité, la police. Il y avait la police à côté, il y avait tout autour, les marines... Au bord. Donc il fallait faire très attention pour ne pas qu’ils vous prennent. Il fallait attendre, peut-être la nuit... ou bien qu’ils quittent.

On était juste à côté [de l’endroit]. Mais bon, quand on est dans le désert, que du sable. Tu peux rester là, Tu vois la police, tu vois un truc de la police un peu devant, mais eux peuvent pas te voir. [...] Donc deux jours, on était là-bas, parce qu’on avait un peu de manger. [...] Juste de l’eau... que de l’eau dans la voiture.

Donc de là-bas maintenant, on est restés [dans le désert], on essayait de guetter, guetter, guetter, guetter.



chambre à air. La chambre à air, c'est un truc de sauvetage. Vous le mettez. Avec ça, vous ne pouvez pas descendre. Juste la tête jusqu'ici. Ça, ça reste hors de l'eau et les pieds et le reste dans l'eau. Quand le zodiac s'est renversé, je la tenais. Elle avait la chambre à air, mais ce n'était pas mis sur elle. Elle l'avait juste.... Je lui avais dit : « tiens bien ». Là, on était là- bas et l'hélice passait, l'hélicoptère sur l'eau [...] Il y a eu une tragédie. [...] Et maintenant, eux ils nous disent « restez sur place, rester dedans, ils vont venir vous sauver, restez dedans. Ils vont venir vous sauver. » Nous sommes restés deux heures de temps dans l'eau. Là-bas ? Arrivé dans la zone, sur la zone internationale, vous-même, vous verrez les hélicoptères. (...), ça passe. Ça passe, ça passe, oui, ça passe. On dirait des mouches même. Oui, parce que là, ça fait des allers-retours, ça fait des allers-retours. Je ne sais pas si c'est ce qui est vérifié, s'il n'y a pas de dégâts sur l'eau ou s'il n'y a pas des moteurs, C'est ça. Donc c'est un peu ce qui se passait là-bas. Donc, ils nous ont dit après, ils parlaient « restez, restez, restez. Ils arrivent ». On a appelé. « Restez, restez. » Donc nous sommes restés sur l'eau et après il y avait... Le zodiac s'est renversé. Mais les gens, ils étaient, ils ont pu tenir quand même le zodiac. Parce qu'au moins, si tu tenais bien le zodiac, tu ne pouvais pas descendre. Tu ne peux pas te noyer. [...] Elle, elle ne pouvait pas le mettre, elle avait du mal à respirer, elle avait du mal à respirer, elle pouvait pas le mettre.

[...] Donc on n'a pas pu s'accrocher au zodiac, mais elle a pu s'accrocher à moi. Comme moi, j'avais le truc. Donc à chaque fois, elle, quand elle respire, elle est fatiguée, elle veut descendre. Je la soulève un peu. Mais après j'étais fatiguée aussi. On a fait deux heures du temps comme ça. J'étais fatiguée. J'étais un peu usée jusqu'à l'arrivée du bateau qui nous a sauvés. J'étais fatiguée, on avait bu de l'eau... Nos os étaient rouges, on avait bu de l'eau... Et là-bas, tu vas penser à la mort. Je pensais... Mais tu vas

même pas penser. Tu penses à la mort parce que là, tu es dans l'eau avec... tout peut arriver là-bas. Quand j'étais dans l'eau, moi, je voyais directement la mort venir.

[...] Quand le bateau est venu, ils nous ont parlé : « restez sur place, restez sur place. On arrive. » Donc chacun est resté. Parce que quand les gens ont vu le bateau venir, les gens ont commencé « oh oh oh ! » Même dans l'eau, les gens « le bateau vient, le bateau vient. » C'est que... De l'espoir quoi ! donner de l'espoir aux autres. Ne vous découragez pas, restez, restez » Et elle était là, je pense qu'elle était déjà partie. Parce que, comme je le disais, je parlais, elle me répondait plus. Mais après, je me disais peut-être aussi c'est parce qu'elle avait bu de l'eau. Trop. C'est pourquoi elle parlait pas. [...]

Il y avait beaucoup de vagues. Et même quand je la soulevais un peu... Comme moi, je bois beaucoup, beaucoup d'eau, je dis « essaye de respirer. Inspire, après tu essaies de faire sortir » Parce que moi, c'est comme ça que je faisais... [...] « Le peu que tu as bu, essaye de le faire sortir pour ne pas que ça... » Donc, le bateau est venu, elle était déjà partie. Elle n'a pas pu. Ils nous ont dit : « restez sur place. »

Après ils sont venus. Ils ont jeté les tentes dans l'eau. Après, j'ai compris. J'ai tiré, tiré, tiré, tiré, jusqu'à venir dans le bateau, des escaliers montaient. On a fait comme ça. On était... Quand on a quitté, on était au nombre de 54. Il y avait quatre bébés, quatre bébés et... bon, je ne me rappelle pas exactement les femmes et les hommes. Je me rappelle pas exactement du nombre... Quand nous sommes montés, maintenant les gens étaient là. [...] Ils m'ont dit... ils ont demandé. L'autre a dit « J'ai perdu mon bébé, mon bébé est dans l'eau. » J'ai dit « ma copine est... » Et tout le monde a dit « oui oui, celle qui souffrait là, celle qui souffrait là. » Ils sont venus on l'a même pas vue. On l'a cherchée, cherchée.

Après, elle était là, la chambre à air qu'elle avait, ça, c'était déjà monté. Mais comme elle avait, tu sais, le chambre à air là, en attachant et (...) tu peux être, mais ta tête est là. Mais, elle était morte déjà. Mais le chambre à air était là. Elle, elle était dedans, mais presque juste sa tête. Et là, c'est ce qu'ils ont vu. On a pu la faire remonter. Elle avait bu de l'eau. On a essayé de (...) les médecins ont essayé de pomper, pomper son ventre. De l'eau est sorti. Mais là, elle était déjà partie. Et après ils m'ont appelée. (...) Ils m'ont appelée. Ils m'ont dit de venir voir le corps. Ils sont venus, j'ai regardé et là, je ne pouvais pas garder mes larmes. Tout le monde pleurait, tout le monde. Et surtout pour elle. Parce que, elle, même quand on était dans le zodiac déjà, des gens l'encourageaient « courage, courage. On a presque fini. Quand nous sommes arrivés là, on a presque fini. Courage, courage. » Là quand les gens venaient maintenant, ils regardaient son corps... Parce qu'il nous a appelés pour venir regarder... Donc... C'est compliqué hein ! je me rappelle, on dirait que c'est aujourd'hui. Les gens venaient « Mais non ! » Ils me disaient « calme-toi, calme-toi, c'est bon » Pour ne pas que... essayer d'oublier quoi ! Maintenant chaque fois que j'expliquais la manière dont on a quitté l'Afrique. Venir jusque là-bas et voir... C'est une chose, leur expliquer, la manière dont elle était motivée ! Ah ! Les gens pleuraient. Tout le monde, tout le monde, tout le monde... [...] Ensuite, ils nous ont pris. On a fait trois jours, dans un campo d'abord, avec la police. Ils appelaient là-bas « Campo », c'est genre un... Il n'y a que les lits des militaires. [On était en] Espagne, la ville de Lanzarote. Dans un camp. [...] Donc on a fait trois jours là-bas.

[...] Après, quand ils nous ont envoyé à l'hôtel, j'ai demandé comment ils ont fait pour rentrer le corps ? [...] Ils m'ont fait signer [...] une attestation. J'ai dit son nom. [...] Ils ont envoyé. J'ai pas vu son enterrement. [...] Je sais pas comment ils ont fait pour l'enterrer. [...] Au début, [...] [quand] ils nous ont envoyé dans le camp, à chaque fois que je demandais aux policiers qui étaient là-bas, je disais « comment ça s'est passé avec l'enterrement ? » [...] on me disait « il faut demander là, il faut demander là, il faut demander là, il faut demander... » Et finalement, j'ai arrêté. Quand nous sommes allés à l'hôtel, j'ai demandé, « comment ça s'est passé ? » à une assistante. [...] Elle m'a dit que... les gens ils avaient peur pour moi, pour ne pas que ça m'affecte. [Après], à chaque fois, on m'appelait dans le bureau, on essayait de parler avec moi, d'oublier... On me consolait... Oui. À chaque fois, chaque matin, il y avait une assistante qui venait parler avec moi. « J'ai essayé d'informer les parents ». Je lui ai dit « Il faut les informer ! » Parce que là, j'avais très peur. Et surtout... tu sais... Elle était l'unique fille

de sa maman. Elle était l'unique fille de sa maman. Donc j'avais trop peur : comment ses parents vont l'apprendre ? [...] J'ai été la dernière personne que ses parents ont vu chez elle. Notre départ, c'était de chez elle. Moi, j'ai quitté chez moi deux jours. Je suis venue chez elle, deux jours. Le matin, avant qu'on ne sorte, son papa m'a vue. Donc son papa savait qu'elle était avec moi. Donc j'avais... tout ça... »

Fatoumata et son amie n'avaient pas parlé de leur départ à leurs parents respectifs. Toutefois, les parents de son amie savaient qu'elles étaient parties ensemble. Fatoumata n'avait, quant à elle, laissé aucune trace de son départ.

« J'avais un problème avec mes parents. [...] J'ai eu un souci avec mes parents. C'est pourquoi je suis venue chez elle. Mais là, je pense que c'était un truc qui m'affectait trop. Je voulais aller voir ma grand-mère, mais c'était impossible. Et c'était la seule solution. La seule solution c'était de quitter, c'était pour moi, de quitter le pays. [...] Et elle, elle n'avait pas de problème. Je sais que c'est à cause de moi [...] tout ce qui lui est arrivé. C'est pourquoi jusqu'aujourd'hui, des fois, je pense à elle... et après je me dis : « C'est ce que Dieu a voulu ou quoi ? » [...]

Mais maintenant là, j'essaie de me forcer à faire des belles choses. Il faut juste oublier.

Ça fait une année... Et quelques... C'est vrai que je devrais oublier maintenant là, l'année... En Espagne... Jusqu'au jour où j'ai quitté. Chaque jour, les gens venaient « essaye d'en parler, oublie, oublie. Oublie... » Et même quand je suis rentrée ici aussi. Mon histoire aussi, quand j'ai expliqué à mon assistante qui était là, là aussi. Non mais, c'est juste, je suis juste une personne ou je ne sais pas ? De cœur dur, quelque chose comme ça. [...] Je sais pas... si mon cœur est dur. Ce qu'on a traversé et voir cette personne aujourd'hui te quitter. Si je n'étais pas dure, dire à mon cœur : « Essaye d'oublier maintenant là ! », je pense que la folie allait m'envoyer. Mais juste que j'essayais... aussi peut-être que grâce aux gens, à mes proches qui sont à côté, qui sont là à chaque fois de me consoler « oublie, oublie, oublie ». C'est ce qui fait que j'ai oublié... Bon, j'ai pas oublié totalement, mais juste un tout petit peu. [...] C'était mon seul parent. Quand j'ai eu des soucis au pays. C'était la seule qui était à mes côtés. La seule personne, même ma propre famille ne savait pas où j'étais. [...] Elle, elle n'avait pas de problème. Elle a pris tout ça pour moi ! Et aujourd'hui, voir cette personne te quitter comme ça. C'est dur. Même si je ne parle pas, c'est très, très dur. [...] Elle était très gentille. On s'est

connues à l'école. C'est là-bas qu'on s'est rencontrées. Elle, elle était d'une famille chrétienne et moi musulmane. Présentement, ce sont les deux religions qui sont dans mon pays, c'est deux religions qui sont séparées. Très, très rarement, tu vois deux filles chrétiennes, musulmanes. Bon, les chrétiens on peut comprendre, mais les musulmans, les parents musulmans, ils acceptent pas du tout. Mais elle ! Pourquoi je l'ai aimée ? [...] Moi, j'étais dans une grande famille. Il y avait mes oncles. Donc mes oncles ils étaient très durs. Mon papa aussi. Avec les filles, L'habillement, ils contrôlent tout !

À cause de ces problèmes, mes copines m'ont fui. Parce que, qu'est-ce qu'ils disaient ? Quand tu viens chez Fatoumata, tu peux pas rentrer. Tu as un pantalon, tu peux pas rentrer. [...] Ils sont très religieux. Donc quand vous rentrez, on vous demande «tu es de quelle religion ?» quand t'es chrétien ou un truc comme ça, ils essayaient de... [...] Ils commencent à te critiquer donc. Finalement, toutes mes copines m'ont fui. La seule personne qui était là, quand elle vient à la porte, on dit son papa, est là, Elle m'appelle, elle me demande. Je dis «mon papa est là. Il est juste assis, donc tu peux pas rentrer, tu as un pantalon.» Je prends un pagne, je sors, elle l'attache, elle rentre. Non mais c'est pas tout le monde qui faisait ça. Et quand j'avais des problèmes, par exemple des soucis, un peu... Quand je n'ai pas d'argent, elle était là. L'habillement, à chaque fois que je portais l'accompagner dans un magasin, et là, elle achète en... [...] Deux ! Elle était, je sais pas ! Moi-même, je me demandais des fois «c'est quel genre de personne ça ?» Même ma maman l'appréciait. Tout le monde l'appréciait chez nous. [...] La seule copine que tout le monde appréciait, que mes parents appréciaient, c'était elle. Au début, c'était dur, mais après, mes parents... Ma maman disait «C'était une très gentille fille.» Quand elle venait, elle me trouve en train de travailler, elle m'aide. On le fait ensemble, après je l'accompagne. [...] C'était pas facile de trouver une personne comme ça...

[...] Et elle aussi elle tenait beaucoup à moi, elle tenait beaucoup à moi. Ses parents aussi me connaissaient. Ce coup-là, on a fait trois ans, trois ans, ensemble. On se connaissait, on se fréquentait. [...] Amitié, trois ans. Ensemble. [...] Peut être une année [de voyage]. Le tout, ça fait quatre ans.» Après avoir passé un mois en Espagne, elle est arrivée en France.«J'avais des copines ici, à qui je parlais, qui me disaient «tu peux pas rester en Espagne. L'Espagne, leur langue, rester là-bas. Tu vas faire des années. Tu es en train d'étudier leur langue. Et après, il faut faire ça. Il faut faire ça...» Et après, je me disais que c'était compliqué, [...] Là, je m'en vais. [...] De l'Espagne, je suis venue

à Bayonne. Parce que c'est la ville qui est proche de l'Espagne, Bayonne. J'ai dormi. Le lendemain, j'ai pris le bus. J'ai pris le bus et je suis venue. [...] Sinon je pense que vous même vous n'allez pas me voir... [...] On n'allait pas se connaître. »

[...]Nous lui demandons si elle se sent coupable :

« Parce qu'au moins, ce jour-là, si j'insistais, que je disais que je ne veux pas. Elle allait comprendre et elle allait se retourner aussi. Oui, elle allait se retourner. C'est jusqu'à maintenant là, c'est ce que je me dis : Pourquoi je n'ai pas insisté ? Parce que là... Quand elle prend une décision, la seule même, même ses parents disaient, la seule personne qui pouvait dire «non, arrête !» c'était moi. Et comme elle, elle avait décidé, si je disais le jour... Le dernier jour qu'on a quitté là, si je disais le jour-là «moi je ne vais pas»... Parce que même avant ce jour-là, j'ai fait un cauchemar. Je lui ai dit : «j'ai fait un cauchemar» un truc comme ça. [...] Ma dent était enflée et je lui ai expliqué ça. [...] Quand j'étais petite, on me disait que quand tu as mal à la dent, c'est un malheur. Mais elle ne voulait pas comprendre.

Le jour-là, j'ai insisté. J'ai dit « je ne veux pas» [...] C'est pourquoi je m'en veux. Et ce vide, vide, vide, vide jusqu'aujourd'hui, J'aurais aimé qu'elle soit là aujourd'hui.... J'aurais aimé vraiment ! Au moins là nous sommes libres. Il n'y a pas de pression. J'aurais vraiment aimé. Avec tout ce qu'on a traversé, qu'elle soit là.... Réaliser ses rêves. Parce qu'elle voulait être en Europe. [...] Moi, je suis ambitieuse, mais elle aussi, elle était très ambitieuse. Elle était très ambitieuse. (...) Par exemple, quand vous êtes là, à parler entre amis là, vous dites «moi c'est ce que je voudrais.» Elle, elle était au-dessus de tout le monde, quoi. Elle rêvait trop trop loin. [...] » Toutes et tous, jamessiennes et jamessiens, nous tenons à remercier Fatoumata pour ce témoignage bouleversant, empreint d'humanité, de solidarité et d'amour dans cette relation de sororité qu'elle a pu vivre avec son amie. Nous lui souhaitons de belles années à mettre cette expérience au service de son épanouissement et des personnes auprès desquelles elle continuera son chemin.

Aujourd'hui, elle souhaite travailler dans l'accompagnement des humains et elle souhaiterait mettre l'expérience acquise au cours de son voyage au service des autres, en travaillant dans le médico-social. Elle nous dit : « On le dit souvent, c'est vraiment le milieu qui fait l'homme. »

Fatoumata, Un dernier mot ?
« Paix à son âme. »

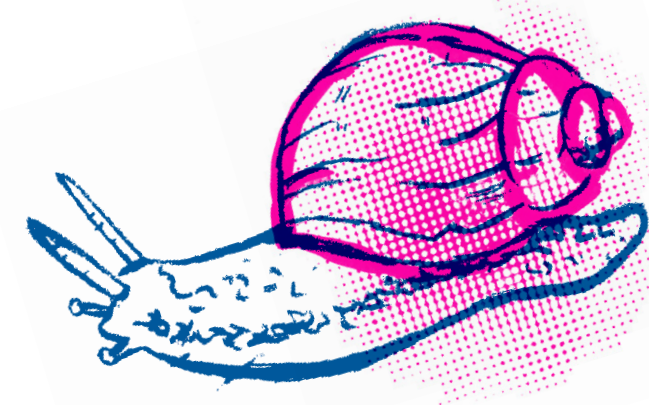
TU N'ES QU'UN ESCARGOT - Nora

Dans une forêt profonde, vivait une tribu d'escargots. Et dans cette tribu se trouvait un escargot bien particulier.

Cet escargot ne rêvait pas de laitue, cet escargot rêvait de devenir un papillon. Un jour il annonça à sa tribu vouloir se métamorphoser. Malheureusement pour l'escargot il ne récolta que moqueries et mépris.

« Quoi ? Mais tu n'es qu'un escargot ! » Pourtant l'un des escargot de la tribu, décida de lui venir en aide. Il lui dit d'aller vers l'ouest, après la forêt des géants. Là-bas se trouvait une forêt enchantée où les souhaits deviennent réalité. Sans perdre plus de temps, le petit escargot décida de quitter sa tribu et de partir dans l'instant. Son périple dura des jours, des semaines, des mois.

Un jour dans son aventure, il croisa une libellule majestueuse. Cette libellule allait vers la forêt enchantée et quand la libellule demanda à l'escargot pourquoi il voyageait, celui-ci lui indiqua son rêve. Et encore une fois l'escargot ne récolta que moqueries et mépris.



« Quoi ? Mais tu n'es qu'un escargot ! » Après avoir quitté la libellule méprisante, le petit escargot arriva dans la forêt des géants. Une forêt de pierres et de verre, que les géants semblaient avoir déserté.

Au cours de son périple dans la forêt, l'escargot fit la rencontre d'un gang de rats laveurs ; ils faisaient les poubelles. Curieux, les rats laveurs demandèrent à l'escargot ce qu'il faisait ici, celui-ci répondit et les moqueries repartirent de plus bel.

« Quoi ? Mais tu n'es qu'un escargot ! » L'escargot, loin de se décourager, décida de s'éloigner de ces rats moqueurs. Il réussit à sortir de la forêt des géants et c'est là qu'il rencontra un papillon. L'escargot lui demanda pourquoi il voyageait et le papillon lui répondit.

« Je veux devenir un escargot. » L'escargot n'en revenait pas, il avait enfin trouvé quelqu'un comme lui. L'escargot et son nouvel ami décidèrent de voyager ensemble. Après un voyage qui dura encore de nombreux mois, l'escargot et son ami volant, atteignirent la forêt enchantée.

Comme son camarade le lui avait dit, leurs souhaits furent exaucés. C'est ainsi que l'escargot devint papillon et que le papillon devint escargot. Désormais on ne pourrait plus lui dire qu'il n'était qu'un escargot.



Auteurs :

Skinhead repent

“Au delà d'une apparence d'un Skinhead ultra violent, il réside parfois dans un cœur, une semence qui donnera, des années plus tard, un fruit bien différent, même parfois littéralement opposé.

ce ne peut être qu'une vie atypique, un personnage qui passe en trente ans, de l'ultra violence Skinhead à une vie dédiée à l'amour.”

Les conseils de Willy

“William Deligny est un moine Hindouiste Hainava atypique.

Ancien Skinhead des années 80, reconverti, il s'exprime sur son passé, ses épreuves et la spiritualité qui lui a permis de changer.

Il donne dans ce livre des conseils précis et des outils pour que chacun puisse se libérer des mauvaises tendances intérieures, et atteindre la paix et l'amour.”



William Deligny

@WilliamDeligny
2,1 k abonnés • 305 vidéos



YouTube

Un personnage qui passe en trente ans, de l'ultra violence skinhead à une vie dédiée à l'amour.

facebook.com/delignywilliam et 3 autres liens

Association
AHIMSA
non-violence



William Deligny



William Deligny, ancien membre repent d'un groupe de Skinhead localisé sur Paris pendant les années 80. (Tolbiac/Saint Michel/Gambetta) Durant cette période, il cultiva la haine et la violence à l'extrême.

Aujourd'hui, William est Moine hindouiste membre fondateur d'une congrégation religieuse "Congrégation Radhakripa " et d'une association "Ahimsa non Violence", prêchant la paix et la non Violence.

Via différentes actions, William essaye d'aider les autres en postant du contenu sur les réseaux sociaux, en éditant, en traduisant des livres, en passant des interviews sur des chaînes ou des conférences, en donnant des concerts, participants à des actions au sein de son association..

Témoignage :

J'ai découvert William sur youtube en regardant une de ses vidéos. A cette époque, je traversais une période difficile, j'avais une vision, une mentalité sur la vie très négative. Son partage m'a permis de changer, de me permettre de voir la vie autrement, plus positivement.

Thibault

INTERVIEW POLYTONE - PERRINE



Au cours de leur résidence de la semaine du 2 octobre 2023 à l'atelier d'artiste M33, le collectif Polytone a proposé un atelier DJing/découverte de la musique électronique au groupe JAMES. Avant cet atelier, nous avons proposé au collectif de répondre à nos questions pour en apprendre plus sur l'histoire de Polytone, ses activités et ses projets.

Nous apprenons d'abord que Polytone est une association en cours d'inscription à Strasbourg qui compte 7 membres: Imhotep, Hugo, Fanny, Camille, Margot, Cyril et Victor. Aucun-e membre de l'association n'a comme activité professionnelle principale de faire de la musique, le seul qui travaille dans ce domaine est Imhotep, technicien du son. Les métiers des autres membres sont variés: artisan dans la gravure sur métal, artiste plasticienne, conception de bâtiments, urbaniste et illustrateur, travail dans les marchés publics, recherche en biologie, ... Aucun lien évident donc, si ce n'est la musique... et la fête ! Et bien que la majorité des membres de l'association y pratiquent le DJing, certain-es y remplissent aussi –parfois même uniquement– d'autres missions : scénographie, créations plastiques, illustrations, création de costumes, secrétariat et organisation.

Après cette présentation globale de l'association et des personnes qui la composent, Imhotep, Hugo et Fanny ont répondu à nos questions sur l'histoire du collectif, sa musique et son fonctionnement.

Lucie Comment vous est venu l'idée de créer ce collectif ?

Hugo Tout à la base, c'était plutôt un doux rêve. Avec Imhotep, on a découvert les soirées techno à Strasbourg, avec le Kalt notamment qui a une vraie sonorisation qui fait vraiment sentir les basses. On a vu un peu ce que ça pouvait donner aussi au niveau de la scénographie. Et on s'est dit, un jour ça pourrait être nous. Sauf qu'on n'habitait pas au même endroit à cette époque-là. On a beaucoup rêvé pendant plusieurs années et là, je suis installé depuis peu à Strasbourg avec Fanny, qui est résidente ici [à M33]. Et donc là, on s'est dit : Allez, on va tenter l'expérience. C'était vraiment, au début, juste l'idée de créer une association pour pouvoir exister, être organisateur d'événements. Et puis après Imhotep a acheté une sono qui permettait de sonoriser les petits événements, on a vite eu des lieux, dont M33 qui nous a proposé de mixer ici. Et une fois qu'on avait le pied à l'étrier, c'était parti.

Lucie Comment et quand le groupe est-il né ?

Hugo En fait, c'est surtout un groupe d'ami-es de longue date. Donc le groupe existe depuis longtemps. Après, il y a quelques nouvelles personnes qui se sont agrégées autour. Mais dans l'ensemble, je dirais qu'on s'est rencontrés à Mulhouse. Quelque part, on était tous plus ou moins voisins, on n'habitait pas loin. On a passé beaucoup de temps ensemble là-bas et après on s'est retrouvés autour de ce projet là, mais plutôt pour faire quelque chose avec les copaines.

Imhotep Et là, je dirais que ça fait à peu près neuf mois qu'on s'est vraiment dit «On va fonder une asso et on va faire des événements toustes ensemble. Là ça va vraiment commencer à prendre forme.» C'était en début d'année 2023. On s'est dit on va lancer notre asso, on va essayer de capter un petit peu tout ça.

Lucie Quel est le parcours musical des membres du collectif ? Autrement dit les influences, d'autres expériences dans la musique ?

Imhotep Pour ma part, j'ai débuté avec du piano quand j'étais vraiment tout petit. J'ai dû en faire quatre ou cinq ans. Ça ne m'a pas tant que ça marqué, à l'époque, mais ça me sert aujourd'hui. Et après j'ai fait quatre ans de piano et pas mal de solfège et j'ai mis en pause cette partie musicale de ma vie pendant très longtemps. Je me suis réintéressé à la musique à mes 20 ans à peu près, en étant justement à Mulhouse avec le groupe d'ami-es. Et c'est là où j'ai commencé à écouter énormément de musique électronique parce que j'ai vraiment été passionné par la diversité des sons qu'on pouvait trouver dedans et qu'on ne pouvait pas trouver dans les musiques acoustiques. Il y avait un peu une pos-

sibilité infinie et c'est ça qui m'a plu, avec beaucoup de sonorités très étranges que le cerveau n'arrive pas à comprendre et à conceptualiser. J'y suis depuis maintenant quatre ou cinq ans.

Lucie Comment le collectif a-t-il évolué depuis le début ?

Imhotep C'est assez drôle parce qu'en fait, tout à la base, on n'avait pas forcément de grandes ambitions. Le but c'était passer des bons moments ensemble et créer une émulation autour de ce projet. D'avoir aussi les ami-es, les connaissances, tout le monde, qui viennent pour passer un bon moment ensemble autour du DJing. Et puis, progressivement, j'ai l'impression qu'on s'est un peu fait prendre au jeu. On a fait quelques petits événements. Et puis ça a donné envie d'aller plus loin. On n'a pas encore fait de grands grands événements, mais on a créé un peu de scénographie ensemble, voir comment est-ce qu'on pouvait agencer la scène pour que ça ressemble plus à ce qu'on imagine d'une soirée techno, avec un spectacle en fait. Pour l'instant, ça en est là.

Ophélie Vous avez déjà fait de la scène ?

Hugo Je dirais que la vraie première scène qu'on a faite, c'était à l'Orée 85. C'était vraiment notre premier événement, c'était nous qui étions programmées, Fanny a fait des affiches qu'on est allé coller dans la ville. On a créé une esthétique aussi qui se référait à la musique qu'on allait passer et aussi à l'esthétique de la scèno. Donc, je pense que c'était la seule vraie scène qu'on ait faite pour l'instant, entre guillemets. On ne s'est jamais produits dans des salles de concert, ou vraiment des lieux centrés sur la musique.

Léo Quel style de musique faites-vous ? Pourquoi ?

Hugo Dans Polytone, il y a donc Margot qui est plutôt new wave post-punk, quelque chose d'assez rock dans l'esprit un peu années 80. Qui s'en rapproche un peu, il y a moi avec l'Italo disco, aussi un petit peu les années 80 mais revisitées en version plus techno. Fanny du coup toi, t'as plutôt deux styles pour l'instant.

Fanny Organic house, c'est un mélange de house, parfois même un peu techno je dirais, avec des sonorités du monde. Tu peux avoir des percussions, des chants ou la musique peut être plus orientale parfois.

Imhotep Et moi, je vois beaucoup de styles. Je suis passé de la house classique à de la techno et



aujourd’hui, j’ai un petit peu traîné dans le disco avec Hugo. Et sinon j’aime beaucoup mixer du breakbeat. C’est une musique avec des rythmiques un peu en décalé, moins régulières que de la house ou de la techno. Pas mal de musique qui s’appelle le BM où il y a beaucoup de sonorités un peu sombres mais avec une ambiance un petit peu rock parfois, dans les instruments, dans les voix.

Hugo Cyril est encore en train de chercher un peu sa pâte. Mais pour l’instant, il est un peu dans les sonorités world, plutôt du monde, plutôt Remix Afro House.

Léo Est-ce que le collectif fait autre chose que de la musique ?

Imhotep Oui, il y a toute la partie création plastique, de scénographie et de visuels qui est fait principalement par Fanny, Camille et Cyril. Même si tout le monde peut y toucher un petit peu, ce sont les trois personnes les plus qualifiées là-dedans dans Polytone.

Fanny C’est des créations communes. On essaye de s’inspirer de la musique, une soirée en particulier pour créer un univers qui va aller avec. Sinon, Polytone c’est aussi autre chose que de la musique et de la création plastique, c’est les copains avant tout.

Léo Comment est-ce que vous gérez l’asso, organisez des événements ?

Hugo Au tout début, on avait imaginé des étapes : on va se réunir, on va commencer par appeler tous les lieux qui produisent des artistes et ensuite on va faire des mails, on va faire un suivi. Et en fait, en réalité, c’est beaucoup plus le bordel. C’est «Ah ben tiens, je suis allé bouffer là. Et puis je connais le serveur qui m’a dit que peut-être ils cherchaient quelqu’un. Ah ouais ! C’est quand, c’est telle date ? Y a qui ? Personne n’est là. Peut-être qu’on peut reporter». En gros, pour l’instant, c’est un peu ça l’organisation des événements.

Fanny On a des réunions quand même un peu toutes les semaines. On a fait une petite pause dernièrement, mais sinon depuis janvier, on a décidé de se retrouver tous les lundis. Et un lundi sur deux c’est réunion où on parle de l’asso pour essayer d’échanger sur ce qui va, ce qui va pas, comment on fait pour s’organiser, et cetera. Et puis l’autre lundi, c’est les répét’. On se retrouve pour mixer. Comme ça, on se donne des avis sur ce que les uns et les autres font. Ça donne des idées aussi pour des soirées.

Lucie Pensez-vous que votre association va évoluer dans le temps ? Est-ce que vous avez des projets pour le futur du collectif ?

Imhotep Ça, c’est une grande question parce que c’est quelque chose qu’on va aborder entre nous dans les semaines à venir. Est ce qu’on vise plusieurs petits événements réguliers ? Est ce qu’on vise de temps en temps des gros événements, mais qui demandent beaucoup de préparation ? La première chose qu’on attend déjà de l’asso, c’est qu’elle soit officiellement inscrite au registre des assos d’Alsace-Moselle pour qu’on puisse avoir un compte bancaire et pour faire des factures et pouvoir un petit peu structurer un petit peu mieux tout ça. On a tous envie qu’elle évolue, je pense.

Hugo On a des petits rêves, somme toutes accessibles. Faire le Molodoï par exemple. On se dit il faudra s’en donner les moyens, mais ça va être le moment où ça va être plus engageant et plus plus impressionnant en termes de monde, en termes de ressentis

Imhotep et d’organisation, et aussi jouer autre part qu’à Strasbourg. Par exemple, sur Paris ou sur Lyon. On a des contacts de gens, des DJ aussi, qui jouent là-bas et pourquoi pas se faire des échanges entre nous qui allons jouer sur Paris et eux qui viendraient jouer sur Strasbourg, on les inviterait ?

Hugo Oui, on a envie de s’exporter aussi un peu en dehors de Strasbourg dans les mois à venir.

Léo Quel est votre rapport à la musique ?

Hugo Moi en tout cas, ça m’accompagne tous les jours. J’ai un rapport assez cinématographique à la musique. Un peu comme quand tu écoutes de la musique dans le train ou tu as l’impression que c’est toujours une scène épique et qu’en fait, t’es en train de voyager entre ta dernière déception de cœur et la préparation d’un gigantesque cambriolage. Ça m’anime mes journées, je ne peux pas m’en passer.

Léo Pourquoi avoir choisi ce moyen d’expression ?

Hugo Pour la fête ? Moi, j’ai l’impression que c’est plutôt ça qui nous réunit, c’est qu’on a envie de simplicité. C’est ça aussi Polytone, quelque chose qui va un peu à contre-courant des soirées techno qu’on a pu expérimenter. C’est pas toujours comme ça, mais il y a aussi un peu ce snobisme où il faut être habillé d’une certaine manière, il faut avoir une certaine attitude et ça devient compliqué de faire la fête alors que normalement, c’est censé être se retrouver ensemble, et justement plus trop penser. C’est plutôt ça qui nous inspire.

Imhotep Dans la techno un peu classique, pure et dure, je trouve que c’est très codifié dans le style vestimentaire, et dans l’attitude. Il y a quelque chose d’assez sobre, de pas trop expressif que les gens doivent avoir. En tout cas, c’est ce que je ressens. Peut-être que je me trompe, mais j’ai aussi beaucoup ressenti ça. Et ce que je trouve dommage, c’est que c’est quelque fois un peu la norme dans les soirées de musique électronique au sens large. Et c’est vrai que du coup, on aimerait bien quelque chose d’un peu plus simple, d’un peu plus...

Fanny Particulièrement à Strasbourg, sur la scène techno.

Hugo Il y a des pas, des façons d’être qui sont très très codifiées et du coup, ça peut être un peu intimidant quand on a juste envie de profiter de se dire : «Oula, je vais faire un pet de travers, ça va pas passer.» C’est pas aussi détendu que ça.

Fanny Mais particulièrement la techno, pas tous les styles de musique électronique. Moi je viens pas du tout du coin, à la base je viens de Paris et c’est vrai que dans les soirées électro que je pouvais faire, c’était vachement plus festif, et tout le monde vient comme il veut et on s’en fiche quoi. Et c’est vrai que ça m’avait étonnée ici au début. Je me disais : c’est particulier ici, tu peux pas danser n’importe comment.

Hugo Nous, quand on organise des événements on a envie que, quand on regarde le public, on voit des gens qui font pas forcément n’importe quoi mais en tout cas qui font ce qu’ils ont envie, qui se font plaisir.

Imhotep Mais c’est pas simple en soi d’imaginer comment laisser cette place de liberté aux gens

d’un point de vue vestimentaire, comportement, danse. Comment amener ça si la techno c’est un peu la norme en musique électronique ? Si justement, c’est très codifié ? C’est une question que je me pose : comment inciter les gens sans leur dire à se sentir libres pendant ces soirées-là ?

Hugo Et je trouve que c’est ça qui est intéressant. Par exemple sur la soirée qu’on a fait à l’Orée, je ne sais pas d’où ça vient exactement, déjà c’était en extérieur, c’est peut-être plus facile aussi d’instaurer un truc plus libre. Et puis il y avait une scéno qui était un peu déconnade, ça se voyait que ce n’était pas du sérieux. C’était kitsch, assumé. Et les musiques aussi étaient kitsch. Et du coup, il y avait un jeu qui s’instaurait d’emblée et ça a marché, les gens faisaient n’importe quoi. Et c’était réussi, c’était génial ! Pourtant, même quand on écoute la musique techno classique qui est très codifiée, il va y avoir des subtilités. Mais pour quelqu’un qui n’est pas initié, tu lui mets dix chansons différentes, il a l’impression d’entendre la même. C’est aussi pour ça qu’il y a moins de libertés, c’est que c’est très formaté, c’est le but aussi quelque part d’avoir un truc un peu brut, béton.

Imhotep Un peu martial et répétitif.

Hugo Mais c’est une esthétique et c’est un vrai monde aussi. C’est juste que nous, on a décidé de sortir un peu de ça.

Nous avons pour la suite de l’interview axé nos questions sur la résidence et l’atelier du jour.

Lucie Qu’est-ce qu’une résidence artistique ?

Fanny C’est un lieu d’expérimentation. On détermine



un temps, ça peut être autant une résidence de deux jours que de plusieurs mois ou parfois plusieurs années j’imagine ... Et l’idée, c’est de créer à plusieurs avec les gens qui sont là, donc d’expérimenter des choses.

Lucie Comment en êtes-vous venu à faire une résidence artistique à M33 ? Quels sont les objectifs de cette semaine de résidence ?

Imhotep C’était une proposition de M33. On n’avait pas beaucoup d’objectifs à la base. Je pense que c’était très flou pour tout le monde. Et petit à petit, à force d’en discuter et de faire des réunions, on a un petit peu décidé un aboutissement où ce serait une semaine d’expérimentation artistique autour de la musique et autour de visuels. Et à la fin de cette semaine, on en fera une restitution avec des DJ set, une scénographie, un live, en collaboration avec le STIB et Siemer qui sont deux autres collectifs. Et là, ce sera présenté au public.

Léo Comment vous est venue l’idée de l’atelier de cet après-midi ?

Hugo Moi en tout cas, quand j’ai découvert M33, il y a toujours eu ce truc «on vient ici pour échanger avec les autres». Et c’est vrai qu’on est une semaine dans notre grotte, on entend des bruits bizarres, on se demande ce qu’on fabrique. Donc, c’était la possibilité d’échanger un petit peu et d’expliquer ce qui se passe dans ce trou noir sonore.

Léo Comment décririez-vous cet atelier ?

Hugo A côté, il y a plein de machines, c’est un peu notre grotte avec tous les jouets à utiliser. Vous nous direz ce qui vous intéresse le plus, mais on aimerait bien vous montrer les rudiments du mix sur des platines, comment trouver le bon rythme, synchroniser deux musiques ensemble et comprendre le principe du looper de manière récréative. Le looper, c’est une boîte avec plein de pistes sur lesquelles on peut enregistrer des choses et les faire tourner en boucle. Par exemple, mettre une batterie et par-dessus enregistrer un chant, enregistrer une guitare, pour ensuite créer un morceau.

Fanny Même des sons.

Hugo Ou des sons, des bruitages. Pour l’instant, c’est un peu comme ça que je voyais le truc.

Imhotep Ouais, c’est ça : une initiation au mix, DJ. Et vu qu’on a pas mal de machines, pourquoi pas une petite initiation à l’utilisation des différentes machines de composition de musique électro si ça vous va ?

Léo Quel est l’objectif de cet atelier ?

Hugo Apprendre à caler une chanson avec une autre. Comprendre aussi quels sont les effets des différents boutons, les principaux utilisés, et surtout vous donner envie de faire pareil.

Vous pouvez suivre les actualités de Polytone sur Instagram, Facebook et retrouver une partie de leur musique sur Soundcloud (sur les pages Ugo Giusto et Mr Tep, la page de Polytone sera bientôt créée).

VOYAGE AU PAYS DES GEM - NORA

GEM, cet acronyme ne vous dit peut-être rien. Ça veut dire «Groupe d’entraide mutuelle». Je m’appelle Nora et je suis adhérente au GEM aspies et cie à Strasbourg. J’aimerais vous emmener en voyage au pays des GEM.

MAIS QU’EST-CE QUE C’EST UN GEM ?

La création officielle des GEM date de la loi de Février 2005 sur la reconnaissance du handicap psychique, mais d’autres structures de pair aide existaient avant les groupes d’entraide mutuelle. Déjà en 1942, dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, l’hôpital Saint-Alban s’était transformé en club thérapeutique, une structure où patients et soignants étaient sur un pied d’égalité et s’entraidaient pour survivre. Puis, sont venus les clubs d’usagers dans les années 80, ces structures ont préparé le terrain aux groupes d’entraide mutuelle.

Pour résumer, un groupe d’entraide mutuelle c’est une association qui propose à des personnes touchées par un handicap de faire des activités et de socialiser, le fait de socialiser quand on a un handicap peut-être compliqué. Les GEM permettent donc de conserver un lien social.

ZOOM SUR LE GEM ASPIES&CIE

Il y a des GEM un peu partout en France dont trois à Strasbourg, le GEM club loisir, le GEM Aube, et le GEM aspies et cie. Comme j’avais des questionnements personnels sur l’autisme j’ai donc décidé d’aller à Aspies et cie.

Aspies et cie est un groupe d’entraide mutuelle pour adultes autistes, diagnostiqués, auto diagnostiqués, ou en questionnement, il compte 100 adhérents. Sa valeur principale est l’entraide. Le GEM permet de partager ses déboires et ses difficultés dans la bienveillance car le GEM fait tout pour offrir un environnement sécurisé pour les usagers. Le respect y est important car chaque autiste est différent avec ses besoins et ses difficultés, et enfin, la rencontre car le GEM est avant tout un espace de sociabilisation.

Une autre valeur importante du GEM est le non jugement, on ne rejette pas les gens sous prétexte qu’ils n’ont pas de diagnostics, l’accès au diagnostic en France est long et compliqué, certains adhérents d’aspies et cie n’en ont pas mais ils ont toute leur place dans la structure. On est d’abord visiteur au GEM, pendant quelques visites, pour voir si ça nous plaît puis on peut y adhérer.

Le GEM s’inscrit dans une démarche de pair-aidance, il y a très peu de salariés - trois au total - le reste sont des bénévoles qui font fonctionner aspies et cie. Le GEM s’inscrit aussi dans une démarche politique, le fait que des personnes concernées par une problématique unissent leurs efforts, s’entraident mutuellement, et s’organisent est politique. Et par politique on ne parle pas des élections, mais de l’organisation de la vie en société.

Au GEM il est possible de faire des activités variées - activités artistiques, randonnées, jeux de société, jeux vidéos, théâtre - où simplement de se rencontrer, se répètent toutes les semaines ou les deux semaines. Les adhérents et visiteurs étant partie prenante du GEM ils peuvent proposer et organiser des activités, cela permet de s’approprier la structure, et de la faire sienne.

Aspies et cie met un point d’honneur à l’inclusivité, il y a un groupe de paroles pour personnes LGBT, le GEM est très vigilant face à l’homophobie et la transphobie, encore une fois le non jugement est une valeur de l’association. Tout est fait pour que personne ne se sente rejeter.

Le GEM c’est aussi une entraide administrative, pour la MDPH (la maison départementale des personnes handicapées), et le CRA (centre de ressources autistiques, permettant de se faire diagnostiquer). On peut donc demander de l’aide à d’autres adhérents et on n’est pas seuls dans ces démarches. Ça retire un sacré poids de ne pas être seul car ces démarches sont longues et compliquées, et peuvent être angoissantes.





CE QUE M'APPORTE LE GEM

Pour en revenir à mon expérience d'aspies et cie, cette structure m'apporte plein de choses, elle me permet de rencontrer de nouvelles personnes et de socialiser dans un environnement sécurisé, le GEM me permet de disposer d'un endroit où aller quand je ne vais pas bien, d'être écoutée. Enfin il me permet de confronter mes idées reçues en parlant à d'autres personnes autistes et d'en apprendre plus sur moi.

En allant au GEM j'ai trouvé un lieu où je me sens à ma place, trouver sa place dans n'est pas facile et encore moins quand on a un trouble. Les personnes autistes sont souvent confrontées au regard de la société, elles sont vues comme des personnes bizarres ou inadaptées et même si le regard de la société sur l'autisme s'est amélioré, les préjugés et les stéréotypes persistent. C'est pour ça que des endroits comme les groupes d'entraides mutuelles sont importants.

MA RECOMMANDATION

Hors norme par Eric Toledano et Olivier Nakache (sortie en 2019.) On y suit le parcours d'éducateurs accompagnant des personnes autistes, j'ai beaucoup aimé Hors Norme les personnages sont attachants,

le film s'est inspiré du vrai travail d'éducateurs s'occupant de personnes autistes. Mais plus que ça, ce film montre une douloureuse réalité sur l'autisme en France, le manque de place dans des structures adaptées.

SOURCES:

<https://www.solidarites-usagerspsy.fr/s-occuper-de-soi/groupes-d-entraide-mutuelle-gem/>
<https://www.solidarites-usagerspsy.fr/s-occuper-de-soi/clubs-therapeutiques/#:~:text=Cr%C3%A9%C3%A9s%20en%20France%2C%20pendant%20la,tr%C3%A8s%20pr%C3%A9caires%20dans%20les%20asiles.>
<https://aspiesetcie.org>

OUVERTURE SAISON TNS - PAR L'ORAGE

Ce texte je l'ai écrit pour l'ouverture de la nouvelle saison 2023-2024 qui a eu lieu les 15, 16 et 17 septembre 2023 au sein du TNS (théâtre national de Strasbourg)

Les mots qui m'étaient imposés étaient : peut-être et larme. Il a été présenté sous forme sonore

UN RENOUVEAU - L'ORAGE



Dans un monde de peut-être
Où les rêves semblent naître
J'ai vu une larme perler
Sur une joue émerveillée
Elle brillait comme une étoile
Portant un récit sans voile
Les secrets d'un cœur apaisé
Peut-être était-elle de tristesse
Ou bien de pure tendresse
Car les larmes, dans leur mystère
Peuvent être douces ou amères
Mais une chose est certaine
Elle portait une émotion lointaine
Une histoire à raconter
Un amour à partager
Alors, peut-être que cette larme
Était plus qu'une simple alarme
Elle était le reflet d'une âme
En quête de paix et de flamme

UN NOUVEL ENVOL

- NORA

Lors de la journée du 20 janvier j'ai eu la chance d'assister à un séminaire organisé par l'association social à Ithaque. Un séminaire sur diverses questions du travail social dont je vais un peu causer dans cet article.

POUVOIR D'AGIR

« Le travail social va mal. » C'est le constat fait par le président de l'association social avenir, un constat pessimiste organisé par cette association. Trois tables rondes, une sur le thème de l'animation, une sur la précarité et une sur les incasables. Deux intervenantes de l'association par enchantement et l'association un nouvel envol y ont parlé de leur expérience, elles interviennent auprès de public très différents, par enchantement est une association de quartier tandis qu'un nouvel envol intervient auprès des handicaps mentaux, donc ce n'est pas toujours les mêmes problématiques ni les mêmes besoins, cependant des choses se retrouvaient dans leur discours. Elles ont notamment mis l'accent sur l'empowerment et sur l'émancipation, les personnes qu'elles accompagnent bien que rencontrant des problématiques différentes, rencontrent à des degrés divers des situations de domination.

Il y a eu un débat sur les institutions et leur rôle ou non libérateur et ayant eu l'expérience de quelques institutions ça m'a beaucoup parlé. Si je suis d'accord que bien souvent l'institution et son cadre peuvent souvent être répressifs et qu'il est important de se questionner là-dessus, il est aussi important de se souvenir que l'institution et le cadre c'est d'abord ce qu'on en fait. Évidemment beaucoup de structures qui écrasent les personnes qu'elles accompagnent avec un cadre beaucoup trop rigide et répressif.

Toutefois il existe des alternatives, je pense notamment à la psychothérapie institutionnelle. La psycho-

thérapie institutionnelle étant à la base une forme de psychothérapie en psychiatrie, mettant l'accent sur la relation entre soignants et soignés. La psycho-

thérapie institutionnelle part du principe que l'institution est malade et qu'il faut donc faire autrement, pour soigner l'institution en quelque sorte.

D'ailleurs ça m'amène à vous parler des GEM, les GEM sont des associations issues de ces questions de psychothérapie institutionnelle. Dans les GEM les adhérents sont partie prenante du processus de décision, on fait avec les adhérents et non pas à leur place. Et ça c'est assez important, car ça laisse aux adhérents un pouvoir d'agir. Ça ne règle pas tout, mais quand on travaille dans le social on a de facto un pouvoir sur les personnes qu'on accompagne, pour éviter d'en abuser je pense qu'il est important de questionner ces rapports de pouvoir et les risques d'abus que ça peut créer. Et laisser aux personnes qu'on accompagne le pouvoir d'agir. ça n'immunise pas contre les abus mais au moins ça aide à les limiter.

INTERSECTIONNALITÉ

Un mot est souvent revenu au cours de ce séminaire « intersectionnalité ». L'intersectionnalité est un concept sociologique et une réflexion politique, elle désigne la situation de personnes subissant plusieurs formes de discriminations au sein de la société.

Un exemple, une femme noire peut subir le sexisme et le racisme. C'est une théorie qui fait grincer des dents certains, mais elle est néanmoins importante.

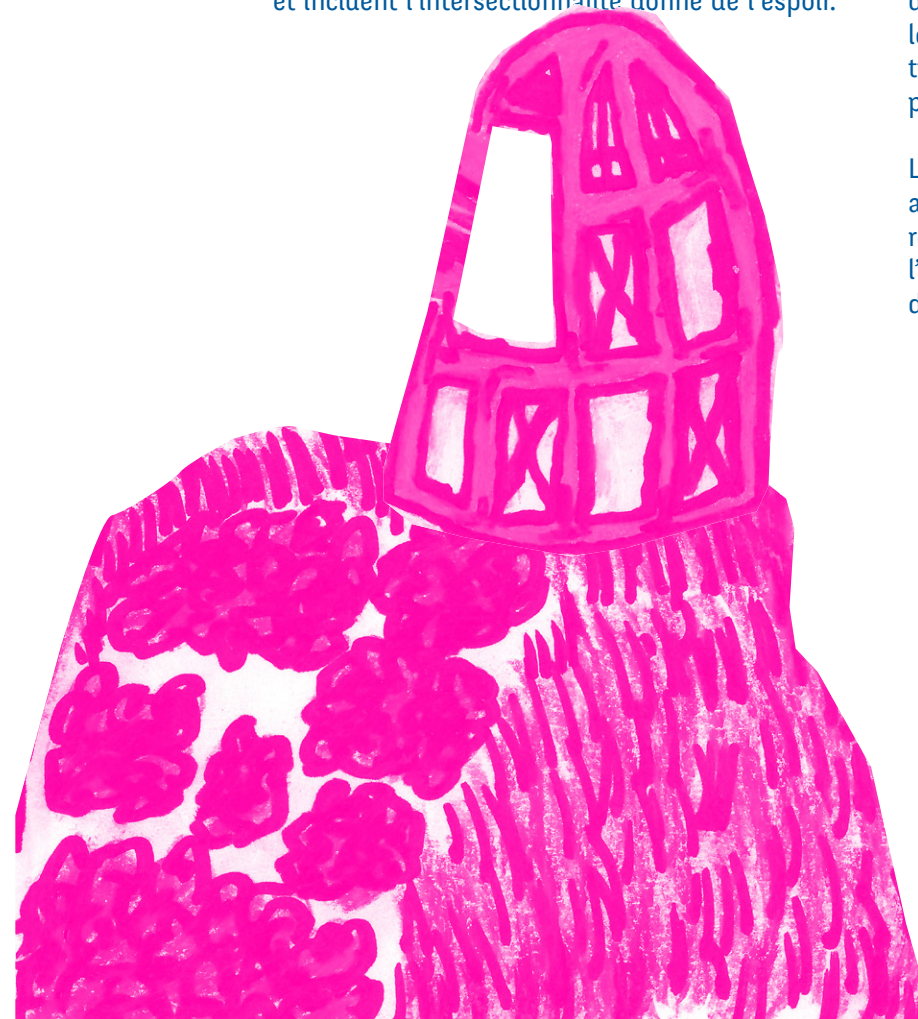
Cela m'amène à vous parler du dispositif un chez-soi d'abord. Ce dispositif s'occupe de la question du logement pour personnes ayant des troubles psychiques, elle est issue du housing first. Le housing first date des années 90 et nous vient de New-York. Un chez soi d'abord propose des ACT (appartements de coordination thérapeutique), pour des personnes en situation de fragilité sociale et psychologique. Ce dispositif combine soins médicaux et assistance psychologique ainsi qu'un accompagnement social et administratif.

Quand on a un handicap psychique ou une autre forme de handicap, on a plus de risques de se retrouver dans la précarité et de finir à la rue. C'est là que l'intersectionnalité est utile, car elle permet de se rendre compte que les personnes ayant un handicap et finissant à la rue ont besoin de soins adaptés et donc d'un accompagnement adapté. Le fait que des travailleurs sociaux se posent ces questions de rapports de domination et incluent l'intersectionnalité donne de l'espoir.

Nous sommes à une époque où le travail social évolue; vers moins d'humains et plus de rendements et de résultats. C'est en partie pour ça qu'il y a des maltraitements institutionnels, en recherchant du résultat à tout prix on peut broyer les gens qu'on accompagne. Parfois ce n'est juste pas le moment d'avoir un projet ou de réussir, il faut aller pas à pas parfois, et prendre en compte cela ça permet de proposer un accompagnement plus adapté, plus humain.

Je suis ressortie de ce séminaire avec beaucoup d'optimisme, le travail social va peut-être mal mais le fait que certains aient ces réflexions sur l'état du travail social et sur comment proposer des réponses plus adaptées à ces problématiques donne de l'espoir.

Le travail social va peut-être mal, mais tant qu'il y aura des gens pour se poser ces questions, pour remettre en question leurs pratiques et pour replacer l'humain au cœur du travail social, tout peut aller dans le bon sens.



LE RÊVE AMÉRICAIN

- LÉO

Plongé dans un rêve fou qui se trouve à des milliers de kilomètres de chez lui, Léonel a vu son rêve devenir bizarre à cause des informations qui circulent sur les réseaux sociaux et il a décidé de se renseigner pour ne pas être déçu le jour de sa visite sur le continent qu'il appelle «Eldorado». Un jour, alors qu'ils étaient tranquilles dans leur club JAMES à M33, une stagiaire américaine du nom de Diane frappa à la porte et se présenta.

Pour Léonel, c'était l'occasion d'en savoir un peu plus sur son rêve et sur ce continent. Il prit son courage en main et décida de poser des questions à Diane sur les États-Unis d'Amérique et la France pour en connaître la différence.

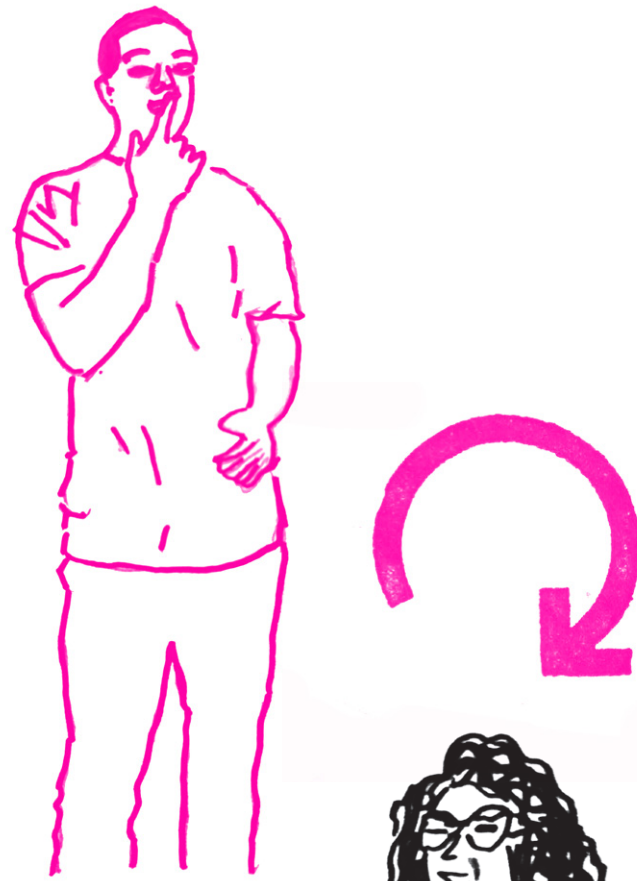
Léo Diane, bonsoir.

Diane Bonsoir.

Léo Je m'appelle Léonel, je suis camerounais. Depuis tout petit, j'ai toujours rêvé de visiter les États-Unis d'Amérique et comme vous êtes américaine et que j'ai eu la chance de vous rencontrer, j'ai voulu vous poser quelques questions pour mieux connaître mon rêve. Je veux connaître la différence entre la France et les États-Unis dans le social, la santé et plein d'autres choses. Au Cameroun, comme dans beaucoup de pays dans le monde, beaucoup pensent que l'Amérique est un Eldorado, et moi particulièrement. Quand j'étais petit, je pensais qu'aux États-Unis, il n'y avait pas de clochard, ni de pauvres. Je me disais que c'était une sorte de paradis sur terre. Pensez-vous que j'ai toujours eu tort ?

Diane Les États-Unis, pour moi, c'est depuis que je suis née. Donc j'ai une perspective un peu critique de ce qui se passe là-bas, mais j'aime bien habiter là-bas grâce à la culture, les gens... Oui, j'aime bien la vie là-bas.

Léo Beaucoup de gens dans le monde, comme moi, pensent que les États-Unis est un Eldorado. J'aimerais les visiter mais je veux en savoir plus.



Diane C'est quoi un Eldorado?

Léo C'est un pays chimérique où l'on a tout en abondance, où la vie est facile. Une sorte de paradis sur terre.

Diane Quand j'étais petite, j'avais les mêmes sentiments par rapport aux États-Unis, mais plus maintenant après avoir appris les réalités des gens aux États-Unis. C'est pas facile de généraliser à tous les américains. Mais oui, il y a quelques parties qui ont l'air d'être le paradis, surtout à Miami avec les plages, à New-York city avec les grands bâtiments.

Léo C'est comme ici en France ?

Diane Pas vraiment.

Léo Je parle de la vie sociale. Les gens sont plus libres en France qu'aux États-Unis ?

Diane Ça c'est une bonne question de savoir si les gens sont plus libres ici qu'aux États-Unis. Je trouve qu'il y a quelques personnes qui ont moins de conversation en France qu'aux États-Unis.

Léo Comment tu trouves les français dans la vie de tous les jours ? Est-ce que c'est complètement différent du quotidien des américains ?

Diane Après avoir habité à Strasbourg, j'ai remarqué une différence entre les deux et surtout dans la vie sociale : le rythme de la vie est plutôt tranquille. Il y a un équilibre entre le travail et la vie personnelle en France.

Léo Il y a plus de liberté dans le travail ?

Diane Oui, je trouve qu'il y a plus de droits garantis pour les travailleurs en France, c'est-à-dire que j'ai appris qu'en France les travailleurs ont cinq semaines de vacances garanties. Aux États-Unis, ça n'existe pas. Ça dépend aussi de l'entreprise. Je trouve que les américains travaillent plus que les français.

Léo C'est vrai que presque la moitié de la population américaine est obèse ?

Diane Oui, presque la moitié de la population américaine est obèse. Je pense que c'est au-delà de 40% des adultes américains et ce chiffre est en augmentation en ce moment.

Léo Quelles sont les causes ?

Diane Là-bas, ça c'est une tendance. Je trouve chez tout le monde. Mais aux États-Unis, la vie est de

plus en plus sédentaire, c'est-à-dire plus de gens conduisent, plus de personnes restent chez elles, moins de gens font des exercices sportifs.

Léo Il y a un stéréotype qui dit que les américains aiment manger du poulet et je pensais que c'est ça qui leur donnent du poids.

Diane Hahaha. Moi-même, j'aime beaucoup le poulet mais je ne pense pas que c'est pareil pour tout le monde.

Léo Depuis que tu es à Strasbourg qu'est-ce que les français font qui t'étonne ?

Diane J'ai une amie qui travaille au lycée en ce moment qui m'a dit qu'elle a entendu parler de la culture du tabac et je ne pensais pas que c'était vrai jusqu'à ce que je vois comme les gens fument beaucoup. Je sais que c'est pas tout le monde, mais au États-Unis les mineurs n'ont pas le droit de fumer. En plus, j'ai un ami qui m'a dit qu'il y a des espaces dans les lycées où les étudiants peuvent fumer. Tout ça m'étonne.

Léo Tu trouves une différence entre le système éducatif américain et celui de la France ? vu que tu es aussi dans le corps médical, une différence dans les études de médecine ?

Diane Oui, il y a une grande différence entre la France et les Etats-Unis pour faire les études en médecine. En France, il faut avoir réussi le bac avant de faire sa candidature pour l'école de médecine et c'est dix années d'études pour être docteur. Je pense que c'est plus stressant le système de candidature aux États-Unis. C'est pas garanti d'aller à l'école de médecine après la fin des études générales. Aux Etats-Unis, il faut faire la candidature après avoir obtenu la licence et c'est vraiment un processus lourd pour les étudiants. Il faut faire des interviews avec des écoles qui recrutent. Après quelques années, les étudiants intéressés augmentent, mais le nombre des places reste pareil donc ils ont moins d'opportunités de recevoir une invitation d'interview. De plus, plusieurs de ces écoles sont hors de l'état de votre résidence et il faut payer des billets d'avion pour aller faire des interviews. Et cela est assez cher, environ 200-500\$, pour te donner une idée. Aussi, il y a deux rondes, des essais. Il faut répondre pour chaque école, les « primaries » et les « secondaries ».

Il y a des gens qui vont faire vingt à trente candidatures et c'est beaucoup de frais (de nombreux candidats ne se rendent pas compte), comme ce qu'il faut payer pour les examens, les candidatures,

et les voyages. Il y a surtout des bourses mais c'est pas assez pour tous les candidats.

Léo Le racisme existe aussi aux États-Unis ? Parce que j'ai vu une histoire à la télé où un policier a tué un noir, George Floyd.

Diane En fait, j'habite à trente minutes en voiture de là où on l'avait tué. En gros, c'est un concept de racisme structurel qui vient de l'époque de l'esclavage. À cause de ça c'est plus difficile pour des personnes noires de faire des choses, moins de mobilité sociale, économique. Après, il y a eu le passage des amendements qui changent leurs droits, le droit de citoyenneté, d'éducation, de travail. Il y a donc une acquisition plus faible que les gens blancs. Mais après ça l'amendement, c'est vraiment un processus de réparation.

À la base, il y a des mouvements culturels qui luttent contre l'idée d'infériorité des gens noirs par rapports aux gens blancs comme « Black is Beautiful ». À cause de la présence des normes de beauté centrées sur les blancs et, historiquement, une représentation des noirs moins importante dans les médias. Cela a donné lieu à un faux récit d'infériorité qui est certainement erroné. Mais ces sentiments diffèrent forcément d'une personne à l'autre malgré leur race, l'ethnicité, etc.

Léo Est-ce que c'est possible pour un noir d'être propriétaire d'une banque ?

Diane Oui, ça existe. Mais avant le passage qui garantit le droit des gens noirs, c'était interdit d'avoir son propre compte bancaire, parce qu'il y a une loi civile de 1964 qui fait interdire tous les types de discrimination de race, de sexe...

Léo Est-ce qu'il y a des quartiers pour blancs ou pour noirs encore aux États-Unis ?

Diane Non. Plus maintenant. Il y a vraiment un mouvement pour éviter tout ça. Avant il y avait la ségrégation qui interdisait aux gens noirs d'aller à l'école.

Léo C'est vrai qu'à un moment de l'histoire des États-Unis, le mariage interracial était interdit ?

Diane Oui, ça existait, mais avant 1967. Parce qu'à ce moment-là, la cour suprême des États-Unis a décidé de faire interdire la discrimination. Il y avait un couple qui a demandé au gouvernement de se marier et le gouvernement a dit « non » parce que

c'est un mariage entre un blanc et un noir. Mais après, ils ont décidé de modifier la décision parce que c'était contre l'un des amendements qui était déjà passé. Donc après, la cour suprême était d'accord avec eux, que c'était une forme de discrimination. Et donc après, grâce à cette décision, c'était à la cour fédérale de garantir le mariage interracial.

Léo Est-ce que les noirs, aux États-Unis, ont un complexe d'infériorité au milieu des blancs ?

Diane J'ai envie de préciser que moi, c'est juste que ça ne me dérange pas, mais j'ai déjà parlé avec d'autres qui viennent de la communauté noire, qu'il faut préserver la culture noire et donc il faut pas se marier en dehors des autres cultures, des gens blancs, qui peut-être n'ont pas compris la souffrance des noirs et leurs perspectives noires. Et donc pour ça, il y a des personnes noires qui préfèrent se marier entre elles. Il y a les mêmes sentiments pour les blancs, mais ça c'est plutôt en raison de racisme je trouve.

Léo Entre la France et les États-Unis, où tu trouves que la vie coûte plus cher ? Vu que tu as l'expérience dans les deux pays.

Diane En France, c'est plus facile de cuisiner parce que les fruits sont moins chers, alors que chez moi, c'est plus facile de manger au restaurant parce que c'est moins cher. Par exemple pour un repas avec du poulet et des frites, ça coûte 13€ mais je pourrais avec 13€ cuisiner quelques repas ici en France. Je pense aussi que les frais de gazole c'est plus cher en France qu'aux États-Unis.

Léo Est-ce qu'il y a des stéréotypes sur les différents États d'Amérique ?

Diane Oui. Il y a de grands stéréotypes. Comme au Minnesota, il y a un stéréotype qui dit qu'il sont plus gentils et puis qu'ils sont plus accueillants et ouverts. C'est vraiment une coutume. En fait, aux États-Unis, c'est pas une habitude de dire bonjour à tout le monde, mais je trouve que ça c'est une coutume en France.

Léo Donc c'est pas normal d'entrer dans une salle et saluer chacun son tour ?

Diane Aux États-Unis, ça existe dans d'autres États. Mais dans la partie Est, les gens sont plus froids, un peu gangsters. Mais ça c'est un stéréotype. Et là-bas, il y a vraiment un rythme de vie plus rapide par rapport à d'autres États.



Léo Parle-moi un peu du Texas.

Diane Le stéréotype là-bas, c'est que toutes les choses là-bas sont grandes, dans l'État de Texas. Ça veut dire le repas, la boisson... Tout ce qu'ils font, c'est grand.

Léo Comment est-ce que tu as vécu la fête de la Saint-Valentin en France ? Ça se fête différemment aux États-Unis ?

Diane Je trouve qu'en France, c'est vraiment une fête pour les amoureux. Pas comme aux États-Unis où les gens célèbrent l'idée de l'amour entre des amis, la famille, les couples et tout. Mais en France, j'ai vu que c'est bizarre de dire à des amies « je t'aime ».

Léo Hahaha il y a un stéréotype qui dit que les français sentent mauvais. Tu as déjà entendu ça ici en France ?

Diane Oui. Avant, j'ai entendu parler de ça. Mais je trouve que ça, c'est assez vrai. Mais je me suis habituée à sentir des gens. C'est plus fort dans les espaces petits, avec beaucoup de gens. Dans le tram, je sens des odeurs

Léo Quel genre d'odeurs ?

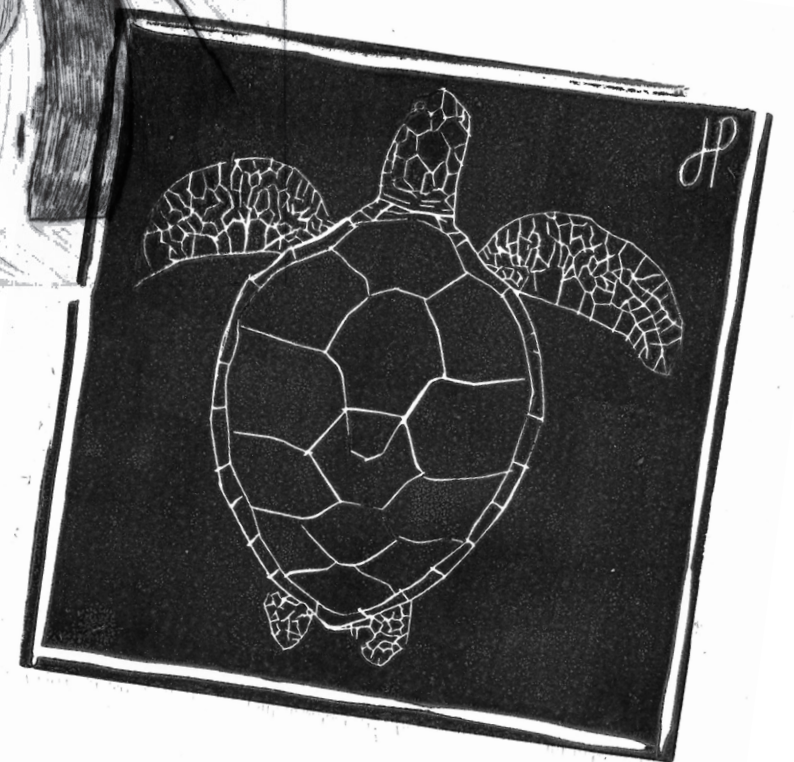
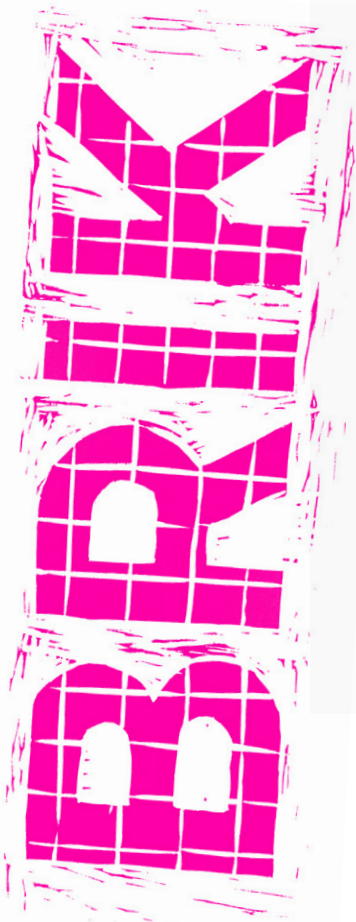
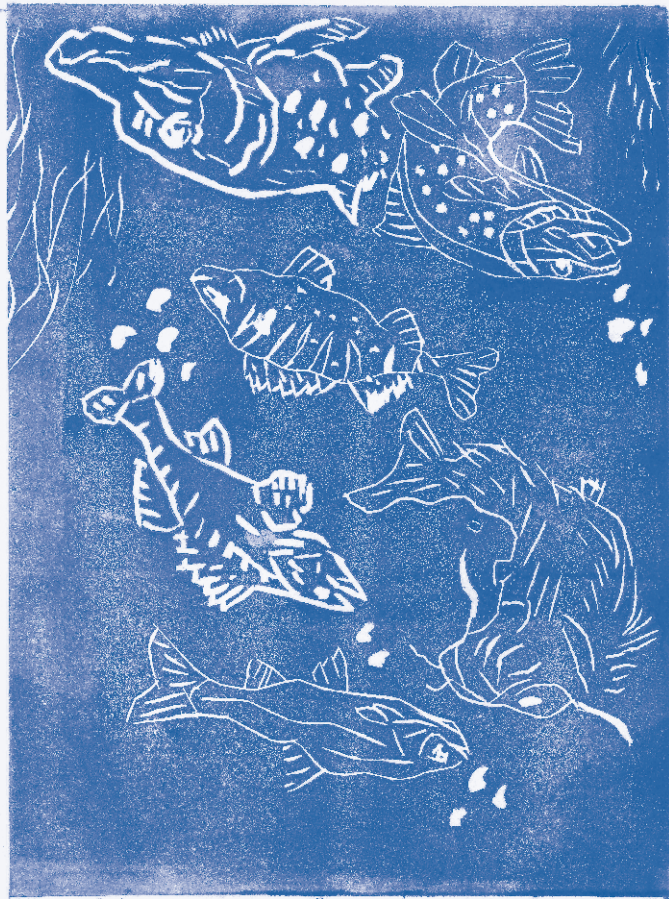
Diane Il me semble que les gens ne prennent pas la douche, quelque chose comme ça. Mais c'est vraiment un stéréotype.

Léo Tu te sens bien en France ? Comme aux États-Unis ?

Diane J'aime bien ma vie en France. C'est intéressant d'avoir l'opportunité de voir la vie française. C'est facile aussi de voyager, de quitter la ville, de prendre un train pour aller à Colmar, en Suisse ou en Allemagne. Mais aux États-Unis, il faut avoir une voiture pour quitter l'État pour voir toutes les choses dans les autres États. La durée en voiture entre le Minnesota et mon université dans l'état de Rhode Island c'est 24h.

Léo Merci de m'avoir aidé à voir plus clair dans ce rêve fou qui habite mon esprit depuis tout petit. Je crois que c'est à nous-mêmes de créer notre propre paradis dans ce bas monde, qu'on soit en France, aux États-Unis ou dans n'importe quel coin du monde, les réalités restent les mêmes.





Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Sed rutrum enim sed dictum auctor. Donec elementum porttitor urna, a suscipit augue faucibus eu. Proin vehicula egestas mauris, ac tincidunt mauris posuere et. In hac habitasse platea dictumst.

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO :

Albert, Laeticia, Simran, Helena, Abdoul Hadiri,
Leonel, Fatoumata, Thibault, River, Lou, Camille,
Inès, Alice, Perrine, Ophélie, Diane, Nora, Léo,
Lucie, Dom, Hayva, Florent, Bruno, Clara, Steven,
Fanny, Morciré, Amina

ANIMATION D’ATELIERS :

Dom (P-Mod, atelier M33), Hayva Wernert,
Steven, Florent Vicente (Studio Sans Plomb),
Fanny Massière (Atelier M33)

RÉDACTION :

Nora, L’Orage, Lena Mei, Thibault, Léo, River,
Ophélie, Perrine

ILLUSTRATION :

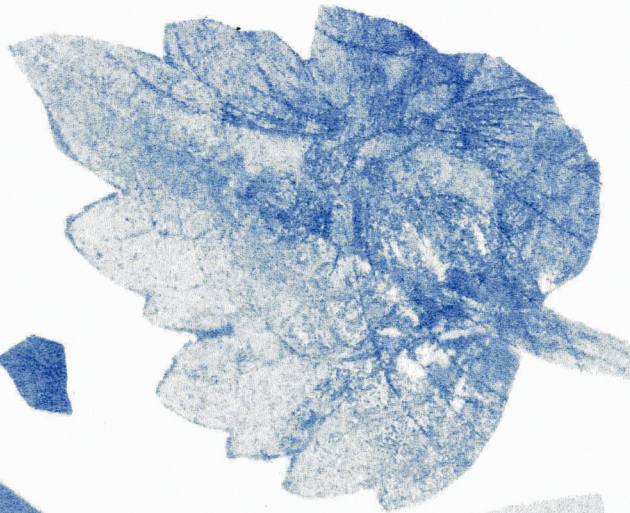
River, Léo, Helena, Thibault, Camille, Inès, Alice, Dom,
Nora, Steven, Lou, Clara, Perrine, Florent, Leonel,
Diane, Abdoul, Amina, Morciré

Réalisé au CRIC, chez STUDIO SANS-PLOMB, lors des
ateliers participatifs des 16 et 20 septembre 2024.
Imprimé en risographie tiré à 200 exemplaires.

999

BRINK

MAP 20 20430



PAS DE
SCANDALE?

AF

PAS DE
SCANDALE?

Ensemble Musikobrik
Simon Steen-Andersen

TRANSIT



PE JAMES

